








FRANCE
LABOR

L'HERMITE
EN PROVINCE,

OU

OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS
AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE ;

PAR M. E. JOUY,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ORNÉ DE DEUX GRAVURES ET DE VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Boileau, *Art poétique*.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,
CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
ÉDIT. DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE,
De la Collection des Mœurs françaises, anglaises, italiennes, etc.
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, Nº 7.

—

1827.

L'HERMITE
EN PROVINCE.

N° Ier. — 15 *octobre* 1825.

ANNALES BOURGUIGNONNES.

Sad records of ill used time.
WORDSWORTH.
Tristes souvenirs d'un tems mal employé.

LA *Bourgogne*, long-tems indépendante, théâtre de grands événemens et de grands crimes politiques, se rattache à tout ce que l'histoire de France offre de plus intéressant et de plus remarquable. Elle a eu de nombreux historiens. La crédulité de Grégoire, Frédégaire, Aymoyn, leur servile abaissement devant les puissances de leur époque, ôte quelque autorité à leurs récits; mais, contemporains des événemens qu'ils rapportent, ils n'ont pu détruire entièrement la

vérité qu'ils ont obscurcie. Les chroniques de Saint-Bénigne, de Bèze, de Flavigny, de Vezelay, ont encouru les mêmes reproches, quoique leurs auteurs aient écrit un peu plus tard. Paradin, Gollut, Saint-Julien, se montrent moins serviles, mais non moins crédules. Le premier qui ait débrouillé avec une sagacité impartiale ces monumens confus, est Duchesne : Chasseneux et Begat, jurisconsultes habiles, ont aussi contribué à éclaircir l'ancienne histoire de Bourgogne. Plusieurs autres écrivains, le jésuite Royer, le Bourguignon Claude, A. Gerard, et surtout l'abbé Lebœuf, ont jeté de la lumière sur quelques points isolés de nos annales. Le bénédictin dom Plancher a voulu faire l'histoire de la province; ses cinq volumes in-folio ne contiennent guère que celle de nos moines. Dans les tems plus modernes, MM. Mille, Beguillet, Gareau, l'intendant de Harlay, ont montré plus d'impartialité et d'exactitude. Je les ai tous consultés, sans oublier M. Dufey, de l'Yonne, qui a publié un excellent résumé de l'histoire de sa province.

La Bourgogne, au tems des Gaulois, était partagée en divers peuples : les *Eduens*, dont la

capitale était *Bibracte* ; les *Lingons*, les *Sequanais*, les *Dogens*, etc. Ils formèrent la principale force de l'armée de Brennus, lorsqu'elle descendit dans l'Etrurie, l'an de Rome 364, et quand ils assiégèrent et prirent cette ville, destinée à devenir la capitale du monde connu. Depuis ce grand événement, la terreur du nom gaulois fut portée chez les Romains à un si haut point, que, dans les guerres entreprises contre nos ancêtres, tout privilége cessait ; nul n'était dispensé de prendre les armes, et il y avait toujours dans le trésor de la république des fonds uniquement destinés à cet effet.

Plus tard, vers l'an 636 de Rome, les Romains se vengèrent ; à leur tour ils pénétrèrent dans la Gaule, s'emparèrent de la province de Narbonne, et reçurent au nombre de leurs alliés les Eduens et les Lingons. Bientôt César entreprit une lutte sanglante qui dura dix ans, pendant lesquels il effectua la soumission totale de la Gaule, malgré la bravoure déployée par Vercingentorix et quelques autres chefs aussi vaillans que malheureux. La liberté expira sous les remparts d'Ulise, et depuis ce moment elle ne brilla plus sur la Gaule. La Bourgogne fit partie

de la province lyonnaise ; des routes militaires, de somptueux monumens, de riches cités l'embellirent. La paix régna dans la Gaule ; le christianisme s'établit dans le pays, qui fut appelé à profiter des lumières de l'Evangile par les efforts de trois disciples de saint Polycarpe, Bénigne, Andoche et Tyrse ; le premier martyrisé à Dijon, vers 178 de l'ère chrétienne, et les deux autres à Saulieu.

Peu de tems avant la conversion de Constantin, le repos de la Gaule avait été troublé par les guerres civiles que firent naître dans tout l'empire les trente tyrans qui s'en disputaient les dépouilles. Posthume, reconnu empereur par les Gaulois, se défendit dans Autun contre tous les efforts de Gallien. Cette ville soutint plus tard un autre siége contre Tetricus, qui s'en empara et la démantela entièrement. Constantin demeura dans Autun, qu'il embellit, et dont il releva les remparts. Depuis son règne, la Bourgogne fut tranquille ; mais la décadence de l'empire laissa les barbares maîtres de ravager les pays sur lesquels la domination romaine avait pesé. Les Bourguignons, Germains d'origine, voulurent prendre leur part du pillage

universel. Ils partirent du sein de leurs forêts, et se répandirent dans la Gaule pour la première fois l'an 275 de J.-C. Ils s'y rendirent maîtres de plus de soixante-dix villes. En 279, l'empereur Probus les battit et les chassa. Ils allèrent occuper la rive droite du Rhin, où ils demeurèrent jusqu'en 407, époque où, appelés avec d'autres nations par le patrice Stilicon, traître à l'empire, ils rentrèrent dans la Lyonnaise, sous le commandement du roi Gondicaire, et devinrent maîtres de tout l'espace enclavé entre le haut Rhin, la Saône et le Rhône.

Une fois établis dans ce pays, leurs mœurs s'adoucirent. Sidoine Apollinaire les peint sous des couleurs favorables. Il est vrai que le bon évêque avait peur lorsqu'il chanta leurs louanges, et que plus tard, quand ils eurent quitté l'Auvergne, il les traita de barbares.

Genève devint la capitale des états de Gondicaire, guerrier hardi qui s'empara de Vienne, d'Autun, et poussa ses conquêtes jusqu'à Metz. Une sanglante victoire, que les Bourguignons perdirent en 435, les contraignit à se rendre tributaires de Rome.

Gondioche succéda à Gondicaire, dont il était

le fils. Sous son règne, Attila, ce *fléau de Dieu*, traversa la Bourgogne, et la flamme et le meurtre marquèrent partout son passage. On connaît sa défaite dans les champs catalauniques, où les Bourguignons furent, dit-on, les vaillans auxiliaires des Romains, des Visigoths et des Francs. Gondioche donna des lois à son peuple, et établit solidement son trône.

Gondebaud, l'un de ses fils, se livra, ainsi que ses sujets, aux erreurs de l'arianisme. La division se mit parmi le peuple; deux frères du roi le poursuivent, le combattent, et le défont sous les murs d'Autun. La fortune change; la victoire est pour lui; il surprend ses frères dans Vienne, fait couper la tête de Chilpéric, précipite sa femme Agrippine dans le Rhône, force l'une des filles de ce prince à entrer dans un monastère, relègue Clotilde, la seconde, à Genève, tandis que Gondemar, autre frère du roi, plutôt que de consentir à périr de la main du bourreau, se fait brûler vif dans son palais.

Gondebaud poursuit le cours de ses triomphes, pénètre en Italie, s'empare de Pavie et de Turin, et rentre en Bourgogne chargé d'un immense butin. Mais le ciel ne voulait pas toujours

servir ses crimes ; il fut obligé de donner en mariage sa nièce Clotilde au roi des Francs, Clovis. Celle-ci engagea son époux à déclarer la guerre au barbare, et, vers l'an 500, Clovis détacha du royaume des Bourguignons toute la Provence. Les évêques de la Gaule servaient le monarque français, nouvellement chrétien, et qui, seul de tous les princes, avait résisté à la contagion de l'hérésie arienne. Les prélats profitèrent de ce moment pour sommer Gondebaud d'assembler un concile, dans lequel ils se proposaient, disaient-ils, de combattre l'erreur. Le roi bourguignon, qui savait leur intention secrète, leur répliqua :

« Si votre foi était véritable, votre fidélité devrait être inébranlable. Pourquoi n'avez-vous pas empêché Clovis de me déclarer la guerre, et de se joindre à mes ennemis pour me détruire ? Que le roi des Français montre sa foi par ses œuvres ; quand on a la foi, on n'est ni avide du bien d'autrui, ni altéré du sang des peuples. » Bien raisonné pour un barbare.

La guerre eut enfin un terme ; Gondebaud profita du calme pour rédiger le corps de lois bourguignonnes qu'on appela depuis *lois gom-*

bettes ; code très-insuffisant, mais qui n'était pas sans mérite, puisque Montesquieu l'élève au dessus de tous ceux que les autres princes barbares donnèrent à leurs sujets.

Les juges qui, requis trois fois, ne rendaient pas la justice, étaient passibles d'une amende de douze sous d'or. La peine du talion était en vigueur; qui crevait un œil en devait perdre un, etc., etc. Le vol d'un épervier était cruellement puni, sans doute parce que cet oiseau était la propriété de la noblesse. On sait que la loi salique défendait au Franc prisonnier de donner pour sa rançon son épée ou son épervier, mais il pouvait céder jusqu'à deux cents serfs de ses terres. Voltaire a-t-il eu tort de dire que l'homme avait toujours été l'animal le plus méprisé sur la terre.

Gondebaud favorisa maladroitement la guerre que Clovis déclara aux Visigoths, et qui se termina en 507 par la mort d'Alaric, roi de ce peuple, et par la conquête de toutes les provinces soumises à sa domination, depuis les bords de la Loire jusqu'au pied des Pyrénées. Gondebaud mourut en 516, laissant, malgré ses crimes, un grand souvenir. Il avait montré une

habileté consommée dans le choix de ses ministres, habileté si rare et si précieuse pour les peuples.

Sigismond, l'aîné de ses fils, épousa une esclave qui le poussa au crime, et lui fit étrangler en 522 Sigeric, son premier-né, enfant de la reine Amalberge. Le crime consommé, le roi en reconnaît toute l'étendue; il pleure, il s'humilie devant Dieu; son peuple le hait et le méprise; les monarques français, poussés par Clotilde, leur mère, s'allient à Théodoric, roi des Ostrogoths, et grand-père de l'infortuné Sigeric; on attaque Sigismond; des moines le livrent, et Clodomir le fait jeter dans un puits avec toute sa famille, en 524, tandis que Gondemar, son frère, cherche à relever le royaume des Bourguignons. Clodomir marche contre lui; il est vaincu et tué. En 534, Clotaire et Childebert remportent à leur tour une grande victoire sur Gondemar, s'emparent de ses états, l'obligent à prendre la fuite, et dès ce moment l'histoire de sa vie est inconnue.

La Bourgogne, dès lors, tantôt réunie, tantôt divisée, fut soumise au sceptre des rois de France. Dans les obscures annales des Mérovin-

giens, on distingue Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, homme charitable, bienfaisant, aimé de son peuple.

Je franchis toute la première race, et je trouve dans la seconde deux noms dignes d'être signalés dans le petit nombre des seigneurs français demeurés fidèles à Louis-le-Débonnaire, Guérin de Vergy et le comte d'Autun. La royauté avait perdu sa majesté sous les successeurs de Charlemagne. Chaque gouverneur de province cherchait et parvenait presque toujours à se rendre indépendant. On vit, sous Louis-le-Bègue, trois nouveaux royaumes se former des débris de l'ancienne Bourgogne; celui de Provence, dont Bozon fut le premier roi, élu en 879; celui de la Bourgogne transjurane, par Rodolphe, couronné à Saint-Maurice, en Valais, en 888, et celui d'Arles en 950. La Bourgogne proprement dite passa sous l'autorité des ducs qui l'administraient bénéficiairement. Dès cette époque, Hugues, fils naturel de Charlemagne, obtint ce titre vers 778. Richard-le-Justicier, frère de Bozon, roi d'Arles, devint premier duc héréditaire de Bourgogne en 893. Raoul, son fils, lui succéda en 921. Celui-ci se déclara

contre Charles-le-Simple, et en faveur de Robert, duc de France, son beau-frère. Lui-même fut élu roi après la mort de ce dernier. Il mourut sans laisser de postérité, et Hugues-le-Noir, son frère, obtint après lui le duché de Bourgogne, qui ne fut réuni à la couronne qu'en 1002, après la cession forcée que le duc Otte Guillaume en fit alors.

Henri Ier, roi de France, donna ce duché, qu'il avait possédé lui-même, à Robert II, son frère, chef de la première maison de la race de Hugues-Capet qui ait possédé héréditairement la couronne. En 1027, la province fut frappée d'une affreuse famine. Le duc soutint la guerre contre de grands vassaux qu'il ne contenait qu'à peine; il commit lui-même un crime horrible en assassinant de sa propre main Dalmase de Seimur, son beau-père, et périt à son tour, en 1073, d'un accident tragique dont les chroniqueurs ne nous ont pas fait connaître les détails. Le clergé lui ouvrit les portes du ciel : il avait enrichi les églises.

Hugues, son petit-fils, gouverna après lui; la douceur de ses manières lui concilia les esprits. Son premier acte fut de jurer, entre les mains

de Rainal, évêque de Langres, la conservation des priviléges de ses sujets. C'est une cérémonie à laquelle les princes se soumettent volontiers, mais qu'ils observent le plus rarement qu'ils peuvent. Hugues Ier fit plus ; il convoqua en 1076 les états à Bèze, et là il dispensa de l'obéissance qui lui était due, par une loi solennelle, six de ses hauts barons, dans le cas qu'il lui arrivât de faire violence aux lois, aux coutumes ou aux priviléges de la Bourgogne : *tant*, dit l'historien Saint-Julien, *étaient lors toutes les voies ouvertes pour obvier et étouffer la tyrannie, et désir de retenir les princes en leur devoir, obéissance, serment, foi et prud'hommie.*

La paix régnait dans la contrée ; Hugues courut chercher la guerre et la gloire en Espagne, où il alla secourir le roi Sanche d'Aragon, battu par les Sarrasins. De retour de cette expédition, et dégoûté du monde, il se retira dans l'abbaye de Cluny, où il fit profession monacale. Le pape Grégoire VII n'approuva pas cet acte de piété mal entendue; il adressa de sévères reproches à l'abbé du lieu. « Vous avez, lui » écrivit-il, enlevé le duc de Bourgogne, et par » là vous ôtez à cent mille chrétiens leur unique

» protecteur. Si vous ne vouliez pas exécuter » mes ordres, qui vous le défendaient, au moins » eussiez-vous dû être sensible aux gémisse- » mens des pauvres, aux larmes des veuves, aux » cris des orphelins. » Hugues mourut quinze ans après, sous les habits sacerdotaux.

Eudes, son frère, prit en 1078 le diadème que Hugues abandonnait ; il passa sa vie à doter des couvens et à se quereller avec le clergé ; et pour contenter celui-ci, il partit pour la Palestine en 1102, et mourut la même année, à Tarse, en Cilicie. Hugues II, qu'il avait eu de la fille de Mahaud, comte de Bourgogne, passa les quarante ans de son règne dans l'exercice des vertus paisibles. Il encouragea les sciences, se querella avec les prêtres, chose qui était alors très-difficile à éviter, et mourut en 1142, laissant la couronne ducale à Eudes II, son fils. Deux ans après, celui-ci alla, avec quinze mille hommes, secourir Alphonse de Portugal, son cousin. Il eut la gloire de triompher des Maures et de les chasser de la ville de Lisbonne. A son retour, il osa résister à l'exemple général et à l'éloquence de saint Bernard, et refusa de se croiser pour la Terre-Sainte. Il demeura dans

ses états, dont il fit le bonheur. Sa mort arriva en 1162. C'était un homme sage et un brave guerrier. Son fils ne l'imita pas ; il courut en Palestine, s'y querella avec les autres princes, épuisa son royaume, et mourut à Tyr, laissant la couronne à Eudes III, son fils. Cette époque, encore sauvage, voyait régner plusieurs usages extravagans qui semblaient compromettre la dignité du catholicisme. On enterrait et on ressuscitait l'*alleluia* dans certaines églises. Il y en avait d'autres où un choriste apportait une grosse toupie sur laquelle était gravé en lettres d'or le mot *alleluia ;* l'enfant, un fouet à la main, la chassait devant lui jusqu'à ce qu'elle fût sortie du temple.

Eudes, malgré l'exemple de son père, fit partie de la quatrième croisade avec Boniface, marquis de Montferrat, et Baudouin, comte de Flandre. Au lieu de tourner leurs armes contre les infidèles, ils entreprirent la conquête de l'empire de Constantinople, dont ils s'emparèrent. Baudouin fut élu empereur par les croisés, et Eudes, satisfait du succès de cette expédition, revint dans ses états, qu'il n'aurait pas dû quitter. Sa fureur pour les croisades n'était pas en-

core assouvie ; il en entreprit en 1209 une autre moins lointaine, mais plus odieuse ; il se joignit aux persécuteurs des Albigeois, et obéit, en bon catholique, aux ordres de cet Amalric, légat du pape, qui criait sur la brèche de Béziers : *Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens !*

Eudes refusa avec indignation, après la prise de Carcassonne, la souveraineté des domaines conquis sur le seigneur de cette cité : il quitta même la croisade et vint secourir Philippe-Auguste contre l'empereur Othon IV et le comte de Flandre. Eudes prit sa part de gloire de la bataille de Bouvines, qui fut livrée le 27 juillet 1214. Enfin Eudes songeait à retourner dans l'Orient, lorsqu'il mourut à Lyon en 1218, laissant ses sujets inconsolables de sa perte, et la couronne à Hugues IV, son fils.

Celui-ci n'avait que six ans ; Alix de Vergy, sa mère, prit la régence. Elle gouverna avec sagesse et fermeté, et lorsqu'elle se retira, après avoir remis l'administration, ce fut pour cultiver son domaine de Prénois ; *elle y faisait valoir deux charrues à bœufs et un troupeau de cinq cents moutons :* les princesses de ce tems n'étaient

pas mieux dotées que des archiduchesses allemandes de nos jours.

Hugues, à sa majorité, assista au sacre de Louis IX en qualité de premier pair de France. Sa politique profonde s'opposa, en 1248, à l'établissement que le pape Innocent IV voulait faire en France. Au nom de tous les pairs et barons, il protesta contre l'invasion pontificale avec un courage et une sagacité qui ne peuvent recevoir trop d'éloges. Il se croisa ensuite avec saint Louis, et comme lui il fut fait prisonnier à la Massoure. De retour en Bourgogne, il obtint de Baudouin, empereur de Constantinople, le royaume de Thessalonique, et mourut en 1272, laissant une mémoire honorable que n'éclipsa pas Robert II, son fils et son héritier.

Celui-ci passe en Italie, et veut venger le meurtre des Français commis dans la Sicile en 1282; en 1294, il rendit une loi somptuaire qui défendait de donner au *grand mangier* (le souper) plus de deux plats et un potage au lard *sans fraude*, et au *petit mangier* (le dîner), plus d'un mets et d'un entremets. Les jours maigres et ceux de jeûne, la frugalité de nos ancêtres était plus grande encore.

Hugues V, Eudes IV, se succèdent sans déshonorer ni signaler leur règne par de grands crimes ou de hautes vertus. A Eudes IV succéda son petit-fils, Philippe de Rouvre, qui eut pour tutrice Jeanne de Boulogne, sa mère, femme du roi Jean. Ce monarque, prenant aussi la qualité de tuteur, se servit utilement de la Bourgogne, dont il dirigeait à son gré les grands vassaux; mais après sa captivité, triste résultat de la bataille de Poitiers, livrée le 19 septembre 1356, les Anglais, ne trouvant point d'obstacles, parcoururent la plus grande partie du royaume, et la Bourgogne ne fut pas épargnée dans cette course dévastatrice. Cent mille *moutons d'or* achetèrent leur retraite, et deux ans après, le jeune duc termina sa vie sans laisser d'héritiers de sa noble race. En lui s'éteignit la première maison de Bourgogne sortie du sang de France : elle avait régné trois cent vingt-neuf ans. Le roi Jean déclara ce duché sa propriété particulière; il vint à Dijon, et après la prise de possession, il réunit la Bourgogne à la couronne : ce ne fut pas pour long-tems.

En 1363, il donna le duché de Bourgogne, avec clause de réversion, à Philippe, son qua-

trième fils, surnommé *le Hardi*. Ce présent impolitique coûta bien du sang au royaume. Charles V ratifia ce don funeste. A peine couronné à Dijon, il fut attaqué par les Anglais. Le fameux prince noir pénétra dans la Bourgogne en 1366, et s'avança jusqu'à Auxerre. Mais Charles V avait de trop habiles généraux pour se laisser insulter impunément. Duguesclin attaqua les Anglais sur leurs derrières, et il les contraignit bientôt à quitter la Bourgogne pour courir se renfermer dans la Guyenne.

Les grandes compagnies formées d'un ramas de bandits, de soldats et même de chevaliers, accoutumés à vivre aux dépens du peuple, fondirent à leur tour sur la Bourgogne; et, pour l'en délivrer, on n'employa pas toujours l'appui des armes; on paya leur retraite, marché déshonorant qui ne fit que les accoutumer au pillage, jusqu'à l'heure où Duguesclin, se mettant à leur tête, les conduisit en Espagne au secours de Henri de Transtamare, qui disputait la couronne d'Aragon à Pierre-le-Cruel.

Philippe-le-Hardi épousa Marguerite de Flandre, qui lui apporta en dot le comté de Bourgogne (celui-ci indépendant du duché), celui

d'Artois, celui de Flandre, celui de Rhétel et celui de Nevers, acquisitions magnifiques qui l'élevèrent au niveau des plus puissans rois, et éveillèrent en lui cette ambition sans bornes qui devait préparer une chute si profonde.

Il eut à combattre en 1384 les Gaulois révoltés; les rebelles furent vaincus à Comines et à Rosbeck : dans cette dernière bataille, d'Artevelle, leur chef, trouva la mort. Son crédit et sa puissance augmentaient chaque jour, lorsque la folie de Charles VI obligea les Français à mettre un régent à la tête du gouvernement; il obtint cette éminente charge dont il s'acquitta dignement.

L'église était alors déchirée par un schisme qui divisait en deux le souverain pontificat. Boniface IX régnait en Italie, et Benoît XIII à Avignon. La chrétienté souffrait d'un tel scandale. La France députa, en 1393, le duc régent à la cour d'Avignon; mais ses sollicitations ne purent rien obtenir. Pétrarque attribue au bon vin de Bourgogne, dont le duc régala le sacré collége, l'obstination des cardinaux à ne pas retourner à Rome. « C'est, dit-il, qu'en Italie, il n'y a pas de vin de Beaune, et qu'ils ne

croient pas pouvoir mener une vie heureuse sans cette liqueur qu'ils regardent comme leur cinquième élément. » (*Petrarchi*, Op., p. 800.)

Il écrivait sérieusement ces singulières paroles dans une lettre adressée au pape Urbain V pour l'exhorter à venir à Rome.

Philippe, de retour dans ses états, continua à veiller à leur administration comme à celle de la France. La mort le surprit, pour le malheur commun du royaume, le 27 avril 1404. On embauma son corps, qui fut enveloppé de trente-deux aunes de toile cirée, recouvert d'un habit de chartreux, et placé dans une caisse de plomb. Sa libéralité, sa magnificence avaient tellement endetté son trésor particulier, que sa veuve, ne pouvant acquitter de si fortes sommes, renonça à la communauté de biens, en se soumettant à une coutume bizarre, celle de déposer sur le cercueil de son mari sa ceinture, sa bourse et les clés de sa maison. Du reste, elle lui survécut peu de tems, et mourut le 21 mars 1407. *C'était*, dit l'historien Golut, *une princesse généreuse, mal endurante et d'un naturel vraiment gaulois.*

Philippe avait de grandes qualités, obscurcies

par quelques défauts. Il aimait la littérature, et son goût pour les livres, très-rares alors, était extrême. Il paya aux frères Manuel vingt sous d'or par jour, pendant quatre ans, « pour parfaire les histoires d'une très-belle et notable Bible par eux commencées, et ne pourront se louer à d'autres, mais entendre et besogner seulement l'ouvrage d'icelle. » Six cents livres (somme énorme alors) furent données à maître Jean Durand, son physicien (médecin), pour employer *ès-écritures* et perfections de ladite Bible. Il acheta cinq cents livres, de Denis Raponde, un Tite-Live enluminé de lettres d'or et d'*imaiges*, en 1399. Un livre *de la Propriété des choses* lui coûta cent écus d'or. Une Bible *en français, de lettres très-bien historiées*, armoriée de ses armes, garnie de gros fermeaux d'argent doré, fut payée six cents écus à Jacques-Raymond Lombard. Le duc reçut du même marchand, *en bonnes étrennes*, un livre, en français, de plusieurs histoires *des femmes de bonne renommée*. L'auteur dont nous tirons ce dernier fait assure qu'il était de médiocre grandeur.

Je ne quitterai pas le règne de Philippe-le-Hardi sans faire observer que les *gelines des Indes*,

qui sont sans doute les dindons, ou tout au moins les pintades, furent apportées pour la première fois, d'Artois à Dijon, en 1385. C'est alors que Viennot de l'Abergement, *physicien*, fut condamné à cinquante francs d'or d'amende par le bailli de Dijon pour n'avoir pas guéri les malades qu'il avait entrepris de rendre à la vie. Quelle brutalité envers la médecine! Si l'on renfermait nos docteurs malheureux, quel jeune homme assez hardi prendrait ses inscriptions à la faculté.

Le furieux Jean-sans-Peur, en succédant à son père, n'apporta pas sur le trône les mêmes vertus. Terrible dans sa colère, il était né pour le malheur de la France, que ses passions devaient conduire à deux doigts de sa perte. Il avait encore augmenté ses vastes états par son mariage avec Marguerite de Bavière, qui lui apporta en dot les comtés de Hainault, de Hollande et de Zélande. Ses premiers pas furent fermes et heureux. Il commença par payer les dettes de son père, et par combattre avec vigueur les Anglais, nos perpétuels ennemis.

Ses querelles avec le duc d'Orléans, frère du

malheureux Charles VI, ne restèrent pas longtems renfermées dans l'enceinte du palais; elles éclatèrent, et furent sanglantes. Le duc d'Orléans prétendait à la régence; le duc de Bourgogne la lui disputait; le premier avait pris, pour corps de sa devise, un *bâton noueux;* le second choisit un *rabot*. et sa conduite répondit à cette menace mystérieuse. Il fit assassiner son rival par d'Othonville, gentilhomme et son écuyer, le 29 novembre 1407. Bientôt, il avoua le crime, et trouva des prêtres assez infâmes pour l'ériger en vertu; un docteur Jean Petit, qui, en présence de tous les Parisiens et de la cour, entreprit de prouver, par *douze argumens en l'honneur des douze apôtres*, que le duc avait fait une action très-honorable.

Il eût fallu punir Jean-sans-Peur; mais il était puissant, il possédait la faveur populaire: non-seulement son forfait resta impuni, mais un jugement solennel le déchargea. Cependant, le duc n'osant se flatter que les plus épouvantables dogmes retentiraient, à ce sujet, dans le concile de Constance, alors assemblé, Jean chargea ses ambassadeurs, dont un était abbé,

d'y gagner les esprits ; ils distribuèrent plus de deux cents écus d'or à divers *maîtres en divinité* (des théologiens), plus de cinquante *queues* de vin de Beaune, de Nuits, de Pomard, avec de la vaisselle d'or aux cardinaux. A ce prix, les Pères du concile trouvèrent très-orthodoxes les argumens de l'homicide en l'honneur des douze apôtres. Le bénédictin dom Plancher me fournit le fait, et cette autorité que je cite ne laisse pas le moindre doute sur la vérité d'une action si peu en rapport avec la piété et l'esprit ecclésiastiques.

Cependant, le duc allait venger son beau-frère, attaqué par les Liégeois. Il les battit et leur tua vingt-quatre mille hommes. La duchesse d'Orléans profitait de son absence pour le ruiner à la cour de France, et le faisait déclarer ennemi de l'état. Nous venions de perdre la bataille d'Azincourt, et les Anglais devenaient de plus en plus formidables : le duc, poussé par sa colère, s'unit secrètement avec eux, et leur facilita la prise de Rouen. Ce n'était pas assez : ses capitaines, introduits dans Paris, soulevèrent la populace contre les Armagnac, ses ad-

versaires, et d'horribles massacres eurent lieu. Le connétable de France, le chancelier, huit évêques, des magistrats et deux mille citoyens, furent égorgés devant le Châtelet et devant l'Abbaye, par un épouvantable rapport avec une catastrophe plus récente, dont le souvenir sanglant ne sera pas perdu.

Le ciel eut honte de souffrir plus long-tems un monstre tel que le Bourguignon; celui-ci, par une promesse de paix fallacieuse, attira le dauphin, qui devait être Charles VII, au pont de Montereau; il espérait se rendre maître de la personne du dauphin; mais, au moment où il allait porter sa main sur le prince, Tanneguy du Chatel le prévint, et, d'un coup de dague, le renversa sans vie. Cet événement eut lieu le 10 septembre 1419.

Jean-sans-Peur, malgré ses vices, avait quelques brillantes qualités : il était, comme son père, ami des arts; il protégea utilement ceux qui les exerçaient. Il donna cent soixante écus à l'illustre Christine de Pisan, pour deux livres qu'elle lui offrit; il paya à Jacques Raponde quatre cents francs d'or les romans de *Lancelot du Lac*, *du Saint-Gréal*, et *des Faits du roi Artur*.

Fanatique, il protégea l'infâme tribunal de l'inquisition. Le feu des bûchers consuma en Bourgogne plusieurs centaines d'hérétiques, de magiciens ou de sorciers.

Philippe-le-Bon, impatient de venger la mort de son père, jura une haine éternelle à la maison royale de France dont il sortait, et s'allia, en 1420, à l'Angleterre par le traité de Troyes; il consentit à ce que le sceptre, violemment enlevé au dauphin, passât dans une famille étrangère, par le mariage de Catherine, fille de Charles VI, avec Henri V, roi de la Grande-Bretagne. Ce pacte sacrilége fut consommé avec le concours de plusieurs princes du sang, d'un grand nombre de membres de la noblesse et du clergé. On assembla de prétendus états généraux, qui osèrent légitimer cette odieuse usurpation; mais la Providence n'abandonna pas les enfans de saint Louis : les efforts des Anglais, ceux du duc de Bourgogne, furent inutiles. Je passe sous silence leurs coupables victoires, pour en venir au moment où Philippe-le-Bon, ouvrant enfin les yeux, revint à de plus justes, à de plus politiques sentimens. Il reconnut que toute sa grandeur reposait sur celle de sa famille;

il se rangea à son devoir, et, le 21 septembre 1435, la paix d'Arras enleva son appui aux Anglais, et prépara l'expulsion totale de ceux-ci du continent français. Ce n'est pas que le duc ne se fît accorder d'immenses avantages; mais aucun ne balançait ceux que la réconciliation apportait au parti royal.

Philippe montra plus de vraie générosité, en accordant la liberté à René d'Anjou, duc de Lorraine et roi titulaire de Sicile, et en payant la rançon de son cousin germain, le duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre, fils de ce duc d'Orléans que le père de Philippe avait fait égorger. Il demeura, dès ce jour, le fidèle allié de la France. Bientôt il vit venir à sa cour le dauphin, qui devait être Louis XI. Il fuyait, non le courroux, mais la bonté de Charles VII, son père : ce prince, arrivé auprès du duc, le sollicita de le secourir activement.

« Monseigneur, lui répliqua Philippe, mes soldats, mes finances, sont à votre service, excepté contre monseigneur votre père; mais, de réformer son conseil, cela ne convient ni à vous ni à moi. Je le connais si sage et si prudent, que nous ne saurions mieux faire que de nous

en rapporter à lui. » Cependant, après ces fermes paroles, il le combla de complimens, et pourvut avec magnificence à son entretien. Charles VII, qui avait la douleur de bien connaître son fils, écrivit à Philippe : *Vous nourrissez un renard qui mangera un jour vos poules.* Le roi ne tarda pas à mourir.

Philippe assista au sacre de Louis XI, qui voulut être armé chevalier de sa main. Le duc profita de cette circonstance pour lui donner de sages avis, et le dissuader de s'abandonner à la vengeance. Il n'y réussit pas, et il eut lui-même à se plaindre d'un prince auquel il avait rendu de si importans services. La guerre du *bien public* eut lieu ; le duc fut obligé de suivre, presque malgré lui, le parti de tous les grands du royaume contre le roi. Après la bataille de Montlhéry, qui demeura indécise, les seigneurs s'accommodèrent avec Louis XI, sans s'embarrasser du bien public, dont ils avaient si pompeusement prétendu embrasser la défense. Le duc de Bourgogne profita de la paix pour fonder des établissemens utiles. Il créa une université à Dôle, protégea celle de Louvain, et se distingua aussi par son amour des sciences

et des lettres. Il donna de nouvelles lois à la Bourgogne, protégea le commerce, fit fleurir l'industrie dans ses vastes états, excita la découverte de Jean de Bruges, qui donnait à la peinture une nouvelle vie. Il fit tisser en riches tapisseries les meilleurs tableaux des artistes de son tems; enfin il ne négligea rien de ce qui pouvait augmenter le bien-être et la fortune de ses sujets. Il aima la magnificence, les fêtes et les femmes. Le nombre de ses enfans naturels fut considérable, et il les dota tous très-richement. Ses peuples le pleurèrent lorsqu'ils eurent le malheur de le perdre, en 1467. Il y eut alors, dit Paradin, plus de larmes que de paroles; car il semblait que chacun eût enterré son père. Le titre de *Bon* que l'amour des peuples donna à Philippe, et la vénération que la Bourgogne conserve encore pour lui, témoignent en faveur de son règne. Il possédait cinq duchés à *hauts fleurons;* quinze comtés d'ancienne érection; ses vastes domaines, sa grandeur territoriale, lui firent obtenir, au concile de Bâle, le premier rang après les rois; les autres souverains lui accordaient le titre de *grand duc d'Occident.*

Charles, connu d'abord sous le nom de comte de *Charolois*, et que ses entreprises gigantesques firent appeler *le Téméraire*, succéda au duc son père, sans posséder ses plus nobles qualités. Son esprit inquiet, hardi, sans maturité et sans prudence, ne lui servit qu'à l'entraîner dans des guerres qui lui furent presque toujours funestes. Je passerai sous silence ses nombreux et sanglans démêlés avec ses sujets de Flandre; la révolte, en permanence dans ce pays, était suscitée par l'astucieuse politique de Louis XI.

On sait comment ce dernier prince, en 1467 ayant demandé au duc de Bourgogne une entrevue, fut arrêté à Péronne, et obligé d'accompagner Charles, qui marchait pour réduire les Liégeois mutinés. Ce trait appartient à l'histoire de France; il est d'ailleurs trop connu pour que je m'y arrête. Toujours poussé par l'amour dangereux des conquêtes, le duc voulut tenter celle de la Suisse; mais la bataille de Grandson, qu'il perdit contre ces républicains le 3 mars 1476, fit éprouver un terrible échec à son orgueil. Entièrement défait, il alla cacher sa honte dans la solitude, où il demeura long-tems, laissant pousser sa barbe et croître ses ongles. Une

seconde bataille, perdue à Morat contre les mêmes adversaires, acheva de mettre le comble à sa folie, mais ne le détourna pas de ses desseins. Furieux contre le duc de Lorraine René, qui s'était joint aux Suisses, il mit le siége devant Nanci, et trouva la mort dans un combat terrible. En lui finit la postérité mâle de la seconde maison ducale de Bourgogne. Ce prince, dit Duclos, n'eut d'autres vertus que celles d'un soldat. Il fut ambitieux, téméraire, sans conduite, sans conseil; toujours altéré de sang, il ruina ses sujets par les impôts excessifs dont il les chargea.

Marie, sa fille, recueillit, en 1476, son héritage. Elle ne devait pas le posséder paisiblement. Louis XI, dès la mort du duc, songea à prendre possession de la Bourgogne, comme d'un fief dévolu à la couronne; les états de ce duché ne balancèrent pas à se soumettre à lui. Marie alla régner dans la Flandre; et, plus tard, par son mariage avec l'archiduc d'Autriche Maximilien, depuis empereur, elle porta sa puissance dans une maison étrangère; union qui devint la source de tant de guerres si fatales à la France.

Louis XI vint à Dijon se faire reconnaître souverain de la Bourgogne. Il promit tout, et s'embarrassa fort peu de ce qu'il avait promis. Depuis ce tems, l'histoire de Bourgogne se confond dans notre histoire générale, et cesse d'offrir un intérêt spécial. Dijon soutint, en 1513, le siége que les Suisses vinrent mettre devant ses murailles. Plus tard, les états de Bourgogne s'honorèrent en refusant de passer sous la loi de Charles-Quint, comme le proposait François Ier, prisonnier à Pavie. Ce roi vendait ses sujets et ses plus belles provinces pour sa rançon. Les provinces trouvèrent que le roi ne valait pas le prix qu'il mettait à sa personne, et ne voulurent pas qu'on les vendît.

La ligue couvrit de sang la Bourgogne ; catholiques et protestans rivalisèrent d'atrocité. Un grand homme, le président Jeannin, ministre comme on en voit peu, et qui, en servant tour à tour la ligue et le roi, trouva toujours le moyen d'honorer sa conduite, épargna à la Bourgogne les épouvantables horreurs de la Saint-Barthélemy. Il était en charge municipale à Dijon. Mandé par le comte de Charny, lieutenant du roi dans la province, il reçut avec effroi la

communication des ordres atroces que celui-ci venait de recevoir. Jeannin lui représenta que leur exécution ne pressait point ; que le souverain n'avait pu prendre une telle mesure avec de mûres délibérations, et qu'il fallait lui en demander l'explication. On temporisa, et, en effet, Charles IX, épouvanté de son crime, ne tarda pas à expédier à Dijon des ordres contraires à ceux qui firent ailleurs verser tant de sang.

Le dernier événement important dont il fut question dans le manuscrit de l'ancien membre du parlement de Dijon était le siége de Saint-Jean-de-Losne, dont j'ai dit quelques mots dans mon précédent discours. Je ne copierai point le récit intéressant de cet acte héroïque, qu'il a emprunté en grande partie à des chroniques oubliées, et qui redoubla ma vénération pour ces martyrs de la patrie.



N° II. — 15 *décembre* 1825.

BUSSY ET BUFFON.

Majestati naturæ par ingenium.
D'ANGIVILLIERS.
Son génie égale la majesté de la nature.

L'AURORE naît ; nous quittons le bon parlementaire et nous nous acheminons vers *Montbard*, lieu consacré par la mémoire de l'homme de génie qui l'habita. Pendant la route, nous passions en revue les grands hommes de cette belle province ; *Vauban*, qui créa le génie militaire ; *Piron*, spirituel versificateur ; *Crébillon*, dont la tête était forte, le talent énergique, et la muse monotone et barbare ; l'éloquent *Bossuet*, le dernier représentant de la foi catholique dans ce qu'elle a de plus auguste ; *Guyton-Morveau*, dont les belles découvertes combattirent avec tant de succès les miasmes pestilentiels ; *Carnot*, nouveau Vauban, républicain sans ambition, savant dans la théorie de

la guerre, courageux sur le champ de bataille, honoré par ses ennemis même, à qui les habitans d'Anvers, sauvés par lui, érigèrent une statue et qui mourut dans l'exil : le fameux *Théodore de Bèze*, homme éloquent et poète aimable ; l'intrépide *Chambure*, les maréchaux *Junot* et *Marmont*, ce dernier moins honorablement connu sous le nom de duc de *Raguse;* le docteur *Bichat*, qui a fait faire tant de progrès à la science anatomique ; *Jean Cousin*, sculpteur élégant, ingénieux, habile, artiste supérieur à son époque ; *Soufflot*, qui a construit le Panthéon ; le naturaliste *Daubanton*, le musicien *Rameau*, les deux frères *Longepierre*, le savant *Menestrier*, le grammairien *Saumaise*, le spirituel président *Bouhier*, l'historien *Desbrosses* et le conventionnel *Goujon*, enfermé au château du *Taureau*, dont la mort fut sublime, et dont le fils, auteur d'une bonne table de Voltaire et d'un volume des *Fastes civils*, s'est distingué par des talens précoces et brillans.

Je n'ai point compris dans cette liste le grand *Buffon*, dont le château, situé sur une montagne élevée, s'offrait à nos regards avec une majesté qui s'accordait si bien avec le souvenir du

peintre de la création. Je me rappelai la belle épigraphe d'Angivilliers : *Majestati naturæ par ingenium* (génie aussi majestueux que la nature). M. de *** railla beaucoup ces voyageurs qui, en transcrivant l'inscription, l'ont défigurée en changeant le mot *par* en *per;* ils ont détruit le sens de cette phrase, et traduit en ridicule une pensée haute et énergique.

Nous visitâmes ces vastes jardins qui occupent treize terrasses superposées et dont les arbres ont été plantés par Buffon; ces cabinets de forme gothique, où il écrivit ses admirables pages; cette tour octogone, où il se renfermait pour méditer dans une obscurité profonde, sanctuaire où Jean-Jacques s'agenouilla, et que nous ne pûmes contempler sans éprouver un sentiment presque religieux.

Les systèmes de Buffon peuvent, comme ceux de Platon, de Pythagore, de Copernic même, céder à la puissance lente et sûre de l'observation et du tems; mais ce style qui égale la magnificence et la variété de la nature, mais cette sublimité tempérée par la grâce, cette exactitude animée et vivante, tant d'harmonie et de coloris, de pureté et de force, l'ont placé pour

toujours au rang des écrivains immortels. Sur une colonne érigée à Buffon par son fils, nous lûmes ces mots antithétiques :

EXCELSÆ TURRI, HUMILIS COLUMNA;
PARENTI SUO, FILIUS BUFFON. — 1785.

Ce qui veut dire : *A la haute tour, l'humble colonne ; à son père, le fils de Buffon.* En dépit de l'admiration commune des voyageurs, cette sentence ne nous parut qu'une antithèse peu digne du talent du père et de la modestie du fils. M. de *** me raconta longuement les dévastations que les hordes de vandales firent subir au château de Montbard, frénésie absurde que je condamnai comme lui et dont il essayait vainement de rendre responsable la liberté, si souvent et si injustement confondue avec la licence, sa plus mortelle ennemie.

« Partons, me dit-il, au moment où je jetais un long regard sur la belle perspective que l'on découvre du haut du pavillon de Montbard, un autre château nous attend. Aux souvenirs de gloire et de génie vont succéder des souvenirs plus gais, plus brillans et peut-être aussi ins-

tructifs. Le château de *Bussy-Rabutin* mérite aussi de fixer votre attention ; c'est là que ce courtisan disgracié expia pendant de si longues années le tort d'avoir chansonné les attraits de la maîtresse du roi.

Que *Deodatus* est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va !
Alleluia !

» — Allons, mon cher monsieur, je suis prêt ! »

Semur, jolie ville que nous traversâmes rapidement et qu'arrose la petite rivière de *l'Armançon*, me rappela que, dans un bulletin daté de la grande armée, Napoléon traita de *freluquet* le sous-préfet de ce lieu : Napoléon n'avait pas toujours le mot propre à la bouche. Au milieu d'une gorge profonde est situé le château de Bussy. La pluie tombait par torrens quand nous l'aperçûmes, et la violence d'une tempête, dont la durée égala l'impétueuse fureur, nous donna le tems d'examiner à loisir la retraite du gentilhomme, cousin de madame de Sévigné, orgueilleux descendant des Rabutins.

Un corps de logis, dans le fond, accompagné de deux ailes en retour, compose cet édifice, dont l'architecture appartient à des époques diverses. Rien d'intéressant n'avait encore frappé nos regards, lorsque dans une tour située au fond de la bibliothèque, au milieu d'une foule de petits amours tenant des légendes fort niaises, et parmi plusieurs tableaux tirés des *Métamorphoses d'Ovide*, nous remarquâmes douze portraits. Onze de ces tableaux représentent des femmes de la cour de Louis XIV; sous chacun d'eux se trouve une inscription, j'en transcris quelques-unes :

Gillonne d'Harcourt, comtesse de Fiesque, *femme d'un esprit admirable, d'une fortune ordinaire et d'un cœur de reine.* La marquise de Montglat, *qui, par son inconstance, a remis en honneur la matrone d'Ephèse et les femmes d'Astolphe et de Joconde.* Cette belle était la maîtresse en titre de Bussy; ce fut d'elle surtout qu'il eut à se plaindre. La duchesse de Choiseul Praslin, *jolie, vive, fort éclairée, particulièrement sur les défauts d'autrui, grande ménagère de son amitié, mais ne ménageant rien pour ceux à qui elle la donne.*

La marquise de La Baume, *la plus jolie maîtresse du royaume et la plus aimable, si elle n'eût été la plus infidèle.* La marquise d'Humières, *femme d'une vertu qui, sans être des plus austères ni rustiques, eût contenté les plus difficiles.* La maréchale de Laferté-Senneterre, *belle et de bonne intention, mais à la conduite de qui les soins d'un mari, habile homme, n'ont pas été inutiles.* La comtesse d'Olonne, *la plus belle femme de son tems, mais moins fameuse encore par sa beauté que par l'usage qu'elle en fit.* Madame de Montmorenci, *digne d'un homme, non pas des plus grandes qualités, mais des plus aimables.* Madame de Gouville, *belle, aimable, de bon esprit, autant capable que femme au monde de rendre un homme heureux si elle voulait l'aimer; une des meilleures amies qui fût jamais.* La princesse de Mecklembourg, *à laquelle on ne pouvait refuser ni sa bourse, ni son cœur, mais qui ne faisait aucun cas de la bagatelle.*

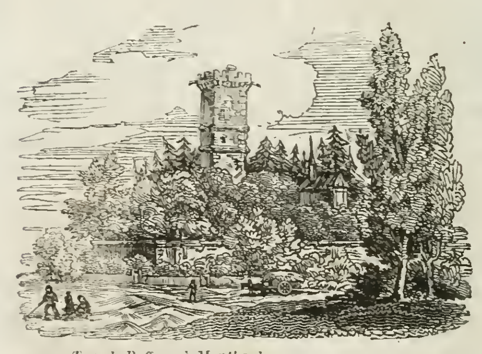
Je transcrivis sur mes notes particulières plusieurs de ces inscriptions que je n'oserais ni répéter ni imprimer, et qui attestent toute la licence de ce courtisan, tout le cynisme de son langage, toute

l'impudence avec laquelle il déshonorait dans sa galerie les femmes que sa fatuité et sa réputation de séducteur avaient rangées au nombre de ses conquêtes. Le douzième portrait est celui de Bussy lui-même; peu s'en est fallu que je ne suppléasse à l'inscription qui manque à ce tableau : elle eût respiré le plus profond mépris et l'indignation la plus juste.

Dans sa chambre à coucher on trouve aussi deux rangées de portraits de famille, parmi lesquels on distingue avec plaisir ceux de madame de Sévigné et de madame de Grignan. Il a placé dans le salon des grands capitaines, et orné de devises de sa façon, les portraits des hommes célèbres de toutes les époques et tous les rois de France accompagnés de leurs maîtresses.

Le nombre d'emblêmes et de devises répandus dans les diverses pièces de la maison est considérable ; il y en a beaucoup qui ne signifient rien, et quelques-unes de spirituelles. Au nombre de ces dernières est une hirondelle à tête de femme traversant la mer, *fugit hiemem* (elle fuit l'hiver) ; l'oiseau féminin

porte les traits de la marquise de Montglat : un arc en ciel, *moins Iris que la mienne*, enfin des vues de plusieurs châteaux royaux, des paysages, des portraits de famille, quelques-uns assez précieux, achèvent d'orner cette retraite si peu philosophique où éclatent avec tant d'impudence la vanité du maître, ses mœurs effrontées, ses prétentions au bel esprit, son emportement et son outrecuidance.



Tour de Buffon, à Montbard.

N° III. — 15 *février* 1826.

AUXERRE.

Un chanoine de l'Auxerrois,
Qui chantait apres boire, etc.
Vieille chanson.

« Vous avez hâte d'arriver à Sens, monsieur l'Hermite, et si vous n'étiez pas extrêmement poli, pour un homme en capuchon, vous m'avoueriez votre désir d'arriver le plus tôt possible à Troyes, à Champaubert et à Montmirail. Malgré votre réserve et votre politesse, je vous devine et nous allons, si vous le voulez, prendre une chaise de poste pour abréger le chemin. Nous sauterons ainsi par dessus les châteaux d'Epoisse avec tous ses souvenirs, et de Bourbilly, qu'aimait la marquise de Sévigné; nous *brûlerons*, si vous voulez, Avallon, qui, n'ayant pas de vignobles, fabrique les tonneaux nécessaires au reste de la Bourgogne; *Auxerre*

même, quoique cette patrie épiscopale du bon Amyot dût avoir quelque intérêt pour vous. »

Je consentis à traverser les trois premières villes, non comme un observateur, mais comme Alfiéri, ou comme un Anglais attaqué du spleen, c'est-à-dire bride abattue. Nous nous arrêtâmes cependant quelques heures à Auxerre, située sur la rive droite de l'Yonne, dans une position charmante. Le soleil, qui naissait quand nous y entrâmes, éclairait, du côté du sud, des coteaux chargés de vignobles, et brillait dans les eaux du fleuve. Une île, chargée de verdure, s'élève comme un vase et sort des bras de l'Yonne; quand nous fûmes à l'extrémité du pont qu'il faut traverser pour arriver jusques à la capitale de l'Auxerrois, le coup d'œil nous sembla plus magnifique encore.

Arrivés à l'auberge du *Léopard*, mon guide, dont le trésor d'érudition était à sec, envoya demander chez un libraire l'histoire d'Auxerre, par l'abbé Lebœuf. Au lieu d'un volume de dimension commune, je fus étonné, je l'avoue, de voir arriver trois tomes gigantesques, dont Boileau eût craint d'armer les combattans de la Sainte-Chapelle. Je les parcourus, et mon éton-

nement augmenta quand je trouvai dans de si gros ouvrages si peu de faits certains, et des conjectures sans nombre. Ils m'apprirent qu'Auxerre est désignée sous le nom d'*Antherodurum* dans les tables de Peutinger; que son origine se perd dans la nuit des tems; que les Huns, les Sarrasins, les Normands, les Anglais et les religionnaires la saccagèrent de leur mieux, c'est-à-dire complètement; qu'elle eut des seigneurs particuliers qui l'écrasèrent; que sous la loi *gombette* ou féodale, elle fut également malheureuse; enfin, qu'elle ne respira que lorsque Henri IV, saisissant d'une main ferme les rênes du royaume, rétablit la paix en France.

Le mauvais tems, qui régnait depuis une semaine, nous retint un jour entier à Auxerre, prisonniers dans l'auberge du Léopard; nous trouvâmes, dans les pages inanimées de ce bon abbé Lebœuf, des consolations et un amusement que nous n'eussions jamais cru pouvoir attendre d'un écrivain aussi profondément ennuyeux. Ce *cicerone* muet nous apprit que trois églises d'Auxerre méritent d'attacher les regards du voyageur : Saint-Pierre est la première, et se distingue par un mélange de diverses architec-

tures que vante l'abbé Lebœuf, et que, dans ma tournée du lendemain, je trouvai de fort mauvais goût. Il y a des parties tout-à-fait modernes; le portail est de 1636, et le reste évidemment plus ancien; les vitraux peints qui la décorent sont beaux, mais on les laisse dans un état complet de dégradation.

La seconde est l'abbaye de Saint-Germain, fondée par le saint de ce nom en 422 : elle renfermait, outre les dépouilles de ce vénérable personnage, les corps de soixante autres saints, qui reposaient dans des grottes ou cryptes que Conrard, beau-frère de Louis-le-Débonnaire, avait fait bâtir; un pilier creux, sur lequel était inscrit ce mot *polyandrion*, fut ouvert par les ordres de M. de Seguier, évêque d'Auxerre, en 1636 : on y trouva les ossemens de trente martyrs avec les instrumens de leur supplice. La révolution, à ce que me dit M. de ***, profana ces reliques.

La cathédrale, dédiée à saint Etienne, est le troisième et le plus beau de ces monumens religieux. L'abbé Lebœuf en fait très-longuement l'histoire. Je me contenterai d'en parler d'après mes observations, et comme disent les experts,

de visu. Une multitude de figures et de sujets sacrés ornent le portail. L'intérieur, dans sa majesté sombre, est l'un des plus magnifiques vaisseaux gothiques qui existent en France ; rien n'égale la splendeur des vitraux que le tems a conservés ; l'œil ne peut se lasser d'admirer les brillantes couleurs des roses lorsque le soleil les frappe ; ils sèment le pavé de l'église de toutes les pierres précieuses dont l'éclat brille sur le front des rois d'Orient.

Je parcourais la nef, lorsque, d'un côté du chœur, j'aperçus un tombeau magnifique : « Admirez, me dit M. de ***, la souplesse de ces vêtemens épiscopaux, taillés dans le marbre, la belle expression de cette figure ; et, si jamais vous avez parcouru avec un sentiment d'intérêt et de curiosité vive les traductions de Plutarque que vous a léguées le bon-homme Amyot, ployez le genou devant les restes de l'éloquent évêque d'Auxerre, enseveli dans ce monument qui n'est point indigne de lui. »

Je saluai avec respect la mémoire du grand aumônier de France, dont la naïveté gauloise reproduisit avec bonheur la naïve prolixité de l'historien de Chéronée ; et, jetant un regard

distrait sur d'autres monumens consacrés à des prélats que mon guide assurait être infiniment plus nobles que le bon Amyot, j'allai à la Bibliothèque, peu riche en livres, mais qui renferme des manuscrits précieux.

« C'est là, me dit M. de ***, que se rassemble l'athénée de l'Yonne, qui compte plusieurs membres d'un vrai mérite, tels que MM. Fournier, Laire, Guise, et surtout M. Fourier, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, esprit étendu, ferme et brillant, dont la renommée n'est pas renfermée dans les limites de la France.

» D'autres célébrités appartiennent à la ville d'Auxerre, sans parler de l'abbé Lebœuf, dont vous avez été à même de juger la science et le style ; je citerai *Sedaine*, auteur dramatique distingué, qui connaissait mieux la scène que la grammaire; *Rétif de la Bretonne*, dont le cynisme et la trivialité grossière cachaient quelques étincelles d'un génie brut et hardi; *Lacurne Saint-Palaye*, profondément versé dans l'histoire de la chevalerie; enfin, la famille des *Fournier*, qui ont élevé si haut l'art de la fonderie. »

Le ciel s'était apaisé ; nous partîmes. Le commerce d'Auxerre occupa les loisirs de la route. M. de *** passa en revue les tribus bachiques de Coulanges, Vermanton, Megrin-la-Chenette, vignobles voisins d'Auxerre, qui sert d'entrepôt à leurs produits. Quoi qu'en dise M. de Venissan, je laisse à l'auteur de la *Physiologie du goût*, scientifique successeur de l'*Almanach des gourmands*, le soin de dresser le tableau synoptique des qualités, saveurs, bouquets et nuances des différens vins de Bourgogne. Mon guide me prouva très-bien que cette richesse des vignobles versait chaque année, dans le commerce de l'Auxerrois, une quantité considérable de numéraire, et il m'apprit, ce qui n'eut rien d'étonnant pour moi, que plusieurs négocians en vin, qui habitent cette ville, aiment les lettres, recueillent des antiquités, et cultivent à la fois les arbustes consacrés à Bacchus et au dieu des arts.



N° IV. — 15 *avril* 1826.

STATION A SENS.

Cùm te, nec sine te vivere nequeo.
CATULLE.
Je ne puis ni vivre avec toi ni sans toi.

JOIGNY et *Villeneuve-le-Roi*, que nous traversâmes la nuit, pourraient me fournir quelques amplifications assez brillantes sur le beau gothique, si je voulais me servir des documens que les livres renferment et si je n'avais pas une insurmontable horreur pour la rhétorique et le mensonge, deux choses que des liens d'étroite parenté unissent depuis long-tems. Mon guide, toujours très-aimable et toujours très-gentilhomme, me parla des nobles du lieu et de l'exclusive profusion de mauvais goût qui distingue, s'il faut l'en croire, l'architecture de la cathédrale de Villeneuve-le-Roi; en revanche, il me vanta beaucoup la porte triomphale de cette pe-

tite ville, érigée par les Senonois à la mémoire du Dauphin, père de S. M. Charles X, dont M. Guillemot, ancien directeur de la manufacture des Gobelins, donna les dessins.

« Nous approchons de *Sens*, monsieur l'Hermite ; je vous ai suivi pour mon plaisir, et par une assez singulière contradiction, nous nous sommes parfaitement convenus sans nous entendre sur aucun point. Je m'arrête à Sens, où demeure un vieux gentilhomme, parent de ma femme ; et dès que votre général sera ici, je vous laisse la liberté de partir. — Ce n'est pas, lui répondis-je, la diversité des opinions qui fait aujourd'hui les haines, ce sont les exigences de la vanité, les prétentions de la mauvaise foi, les oppositions des intérêts. Grâce à Dieu, ces vilains sentimens n'entrent point dans nos ames. Vous adorez dans la vieille France de glorieux souvenirs que j'avoue, tout en niant la possibilité de ressusciter les cendres de la monarchie de Louis XIV. Je vois dans la France nouvelle une multitude de belles actions, de vertus héroïques, de nobles souvenirs, d'espérances élevées, que vous avez, selon moi, le tort de méconnaître : mais tout en priant le ciel qu'il vous ouvre les yeux, je

respecte des sentimens dont je ne puis révoquer en doute la franchise, si j'en récuse la justesse. Je puis regarder une opinion comme fausse, jamais comme coupable ; je ne suis pas un hermite fanatique. »

L'illustre et cher général P.... m'attendait déjà à l'hôtel de l'*Ecu;* la fumée du cigarre de la Havane, dont il savourait le parfum sur la porte de l'auberge, fut pour moi le premier indice de sa présence. « Voici deux jours, brave Hermite, que je suis à mon poste. Je ne m'étonne pas que vous ayez tardé quelque tems à vous rendre au vôtre, la Bourgogne est riche en sujets d'observation. — Ajoutez, général, à cette cause légitime, les mauvais chemins et les torrens de pluie qui les ont inondés pendant la semaine dernière. Si vous le voulez, nous partirons demain ; mais vous me permettrez de réclamer de monsieur, ajoutai-je, en lui montrant le gentilhomme du Charolais, la continuation de ses services, et de passer la journée à explorer les antiquités et les curiosités nouvelles de la ville de Sens. — Très-volontiers, mais à condition que monsieur me permettra de vous accompagner. J'ai traversé cette ville plusieurs fois ; mais, je l'avoue-

rai, sans donner autant d'attention aux ruines et aux monumens qu'aux jolis visages de l'endroit et aux points militaires que pouvait offrir la campagne des environs. »

M. de ***, dont la complaisance m'avait si utilement guidé, nous conduisit d'abord sur les remparts, de construction romaine, et ensuite aux promenades, dont la disposition pittoresque semble un effet de l'art le plus habile et le plus heureux. De là nous allâmes visiter la cathédrale de *Saint-Etienne*, qui occupe le centre d'une belle place au milieu de la ville. La façade, entre autres monumens, portait la statue équestre de Philippe de Valois. A peine s'il en reste de faibles débris; l'intérieur de l'édifice est d'une belle et hardie construction; la nef principale, dont la voûte est très-exhaussée, contraste avec les galeries latérales, qui sont basses et produisent un effet disgracieux.

« Je ne partage pas, nous dit M. de ***, l'opinion de ce bon Millin, qui s'est fait tant d'ennemis en Bourgogne, sur le riche baldaquin qui surmonte le maître-autel du chœur; il ne me paraît point lourd : j'en admire au contraire la magnificence et l'élégant éclat. — Pour sous-

crire à ces éloges, ne faudrait-il pas, monsieur, interrompit le général, faire quelques concessions au mauvais goût de l'époque, de ce tems où les arts étaient aussi dépravés que les mœurs?... » Un léger signe que je fis l'arrêta, et je prévins une discussion prête à éclore. Nous continuâmes notre examen.

Les grilles du pourtour sont belles, mais inférieures à celles du chœur de la cathédrale de Toulouse, dont j'avais admiré le style noble lors de mon passage dans cette ville.

Au milieu de Saint-Etienne, on a rétabli, depuis la restauration, le mausolée de la Dauphine et du Dauphin père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X.

Ce monument, ouvrage de Coustou et de ses deux élèves, Julien et Beauvais, est très-imposant au premier coup d'œil par sa grandeur et par le nombre des figures qui le composent. Le Tems recouvre les urnes où sont renfermées les cendres des deux époux; le génie de l'Amour conjugal pleure et le laisse faire, le génie des Arts regrette le couple royal, l'Immortalité lui prépare ses récompenses, et la Religion pose sur les urnes une couronne d'étoiles. Le faire

est beau, les expressions sont heureuses; mais quel abus de l'allégorie! « C'est un poëme, disait le gentilhomme charolais. — C'est un logogriphe, répondit le général. La peinture et la sculpture ne sauraient exprimer trop nettement leur pensée; l'œil se perd dans ces groupes; et cette grande allégorie, taillée en marbre, ne laisse qu'une impression confuse, vague et sans effet. »

Derrière le chœur, un groupe de sculpture représente le martyre de saint Savinien. J'admirai l'habileté du ciseau qui l'a produit. Le mausolée de l'infâme cardinal Duprat reçut l'hommage mérité de nos malédictions; M. de *** nous apprit que le tombeau du cardinal Duperron, plus digne d'être conservé, avait été brisé pendant la révolution. Les vitraux sont d'un éclat et d'une variété de nuances admirables. Le Paradis, représenté sur la grande rosace de la porte à gauche, nous éblouissait de sa splendeur; on voulut bien nous montrer dans la sacristie les portraits de plusieurs archevêques.

« Si vous voulez m'appartenir encore un jour, mon cher Hermite, me dit M. de ***, je vous ferai voir le fameux manuscrit de la fête des fous,

que l'on conserve à la bibliothèque de Sens. Plusieurs manufactures de colle forte, de clepsydres, de vastes tanneries, mériteraient aussi quelques regards. Les Senonois possèdent des curiosités dignes de vous : des fragmens de marbres, des débris de monumens antiques, des inscriptions, quelques tableaux, dont un de Jean Cousin, représentant Eve sous les attributs de Pandore. Des dyptiques en ivoire et d'un travail précieux, un coffret de même matière chargé de curieux bas-reliefs, des objets qui ont appartenu à d'illustres personnages, etc. »

Je remerciai M. de ***, qui, ne pouvant ébranler notre résolution de partir le lendemain, voulut terminer dignement son office de *cicerone* en nous apprenant que la capitale du Senonois avait été nommée d'abord *Agedicum;* qu'elle était la principale ville des Senones, peuple de la Gaule, et l'une des nations les plus belliqueuses de la confédération qui, sous les ordres de Brennus, saccagea Rome, destinée à être un jour la capitale du monde.

Sous le règne des faibles descendans du puissant Charlemagne, Sens eut des comtes particuliers; *Magnerius* fut le premier de ces comtes

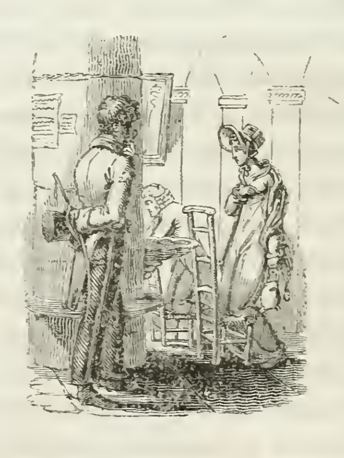
souverains et héréditaires; Richard, qui mourut sans postérité en 932, après avoir fait la guerre au roi Raoul, qu'il ne voulait pas reconnaître en cette qualité, et qui le soumit, eut pour successeur Froment Ier : on ne sait s'ils étaient parens; Renaud Ier, fils de celui-ci, fonda Joigny et battit les Saxons; Renaud II, son petit-fils, fut un très-méchant prince, au dire des chroniques, car il persécuta son archevêque. Le saint prélat, pour se venger, introduisit le roi Robert dans la ville; un traité en laissa pourtant la moitié au comte Renaud; celui-ci et son frère Froment III, n'ayant pas eu d'enfans, Henri Ier fit valoir une confiscation antérieure, et s'empara de tout le comté.

Saint Savinien fut le premier évêque de Sens; il souffrit le martyre. Le 31 décembre 240, ses successeurs, devenus archevêques, prirent modestement les titres de vicomtes de Sens, de primats des Gaules, de Germanie. Parmi les conciles qui ont été tenus dans cette église, le plus célèbre, sans contredit, est celui de 1140 où saint Bernard fit condamner comme hérétique le subtil Abailard.

Le fondateur de notre école de peinture, Jean Cousin, est né à Sens. Son coloris est vigou-

reux, son dessin énergique, mais non sans quelque sécheresse : les admirables vitraux de l'église de Sens sont regardés comme les plus beaux monumens de son talent.

Je fis mes adieux et mes remercîmens au gentilhomme, et le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions en route pour la Champagne.



N° V. — 15 *juin* 1826.

LE LION TRAQUÉ.

Quel naufrage victorieux !
ECOUCHARD LEBRUN.

« ENFIN, mon cher général, nous voilà seuls. Nous allons donc parcourir ensemble cette province où sont empreints les derniers pas du lion; vous m'indiquerez ses traces glorieuses et sanglantes. Là, dirons-nous, le sang français fut versé pour la défense du sol français. C'est là que l'homme du destin se vit cerné par les baïonnettes de l'Europe sans désespérer de son génie et de sa fortune. Je ne veux voir, mon cher général, que la campagne de 1814, dans ces champs illustrés par elle ; je n'ai de souvenirs que pour cette troupe de soldats héroïques, dans laquelle vous avez si noblement figuré, et qui, harassée par une longue guerre,

et se battant presque partout un contre quinze, remporta plus de dix victoires, et ne fut accablée que par la trahison. Ces derniers élans d'un invincible courage, ces dernières lueurs d'un foudre qui fit trembler l'Europe, excitent encore en moi de vives sensations et me semblent plus intéressans mille fois que tous les détails topographiques et tous les souvenirs gothiques dont je pourrais charger mes dernières pages. Mon vieux sang se ranime à cet aspect. »

Le général, pour toute réponse, jeta sur moi un sombre regard, et tomba dans une profonde rêverie. Nous traversâmes *Clugny*, *Villenauxe*, *Estissac*, sans que la conversation pût se ranimer.

Livré moi-même aux réflexions profondes qui l'absorbaient, je n'en fus tiré que par une exclamation qui lui échappa en approchant de *Troyes*. « Tant d'hommes dévorés par la victoire pour arriver à ce résultat! de si généreux sacrifices pour subir la honte d'une invasion! Nous voici, continua le général, au point central des derniers mouvemens militaires de Napoléon : représentez-vous avec moi la brutale férocité de ces hordes du nord parvenues jusqu'au sein de

notre belle France!....... » Je serrai sa main, et je vis deux larmes ardentes s'échapper des paupières du guerrier et sillonner son mâle et beau visage.....

Nous entrâmes dans la capitale de la Champagne, et nous descendîmes à l'auberge où il plut à notre postillon de nous conduire. Nous ne songeâmes guère aux curiosités que la ville des modernes Troyens pouvait nous offrir : la plus grande de toutes n'était-elle pas cette catastrophe inouïe dans les tems modernes? Le génie, luttant seul contre la fortune, les débris de bataillons mutilés par cent combats, tenant l'Europe en échec, et enfin, malgré tous les prodiges du courage et de la prudence, la chute d'un colosse de gloire sous les efforts réunis du nombre, de la trahison et du destin!

« Vous le savez, mon ami, me dit l'illustre général, depuis cette fatale guerre d'Espagne, le génie qui protégeait la France et son empereur nous avait abandonnés. Les élémens s'étaient ligués avec tous les rois de l'Europe; la fortune, dans son premier et terrible caprice, nous ramenait des murs de Moscou sur les frontières du Rhin. La neutralité de la Suisse avait

été violée, d'innombrables armées nous débordaient de toutes parts : déjà la grande armée autrichienne, commandée par le prince de Schwartzenberg, quittait les Vosges et se dirigeait sur la Champagne.

» Le duc de Trévise, trop faible pour l'arrêter, reculait en battant quelquefois l'ennemi comme il le fit à *Colombey-les-deux-Eglises* et à *Bar-sur-Aube;* il ne pouvait se flatter de conserver Troyes. Napoléon essaya de le dégager en livrant le combat de la Rothière, dont l'issue fut malheureuse ; les troupes françaises battent en retraite ; elles se joignent devant Troyes avec le corps du maréchal de Trévise, et contiennent un instant l'ennemi ; de nouvelles circonstances obligent à une désastreuse évacuation. L'empereur aurait pu se défendre dans cette forte position, où de nombreux canaux auraient facilité la résistance ; mais la sûreté du lieu pouvait être compromise et l'incendie être le résultat d'une bataille. Il voulut épargner ce malheur à la capitale de la Champagne ; le 6 février 1814, l'armée en sortit pour se porter sur d'autres points.

» Les confédérés ne tardèrent pas à pénétrer

dans la ville à la suite d'une capitulation qu'ils violèrent selon leur usage. Quelques habitans osèrent se réjouir sous les drapeaux étrangers ; quel que fût le motif de cette allégresse, l'avenir sera sévère pour eux. Ceux qui avaient conservé un vieil attachement pour la maison de Bourbon, instruits que le comte d'Artois accompagnait les confédérés, ne peuvent contenir l'explosion de sentimens si long-tems secrets. On connaît la réponse de l'empereur Alexandre à M. le chevalier de G*** et à M. de V***, qui lui demandaient le rétablissement du trône royal. « Je trouve votre démarche un peu prématurée. Les chances de la guerre sont incértaines, et je serais fâché de vous voir sacrifiés. »

» Il y avait dans ces mots autant de politique que de modestie et une singulière précision. Dix-huit jours s'écoulent, partout nous triomphons : dernière et perfide caresse de la fortune! Les coalisés abandonnent Troyes, où le chevalier G*** ne craignit pas de demeurer : une foule nombreuse se précipita sur le passage de Napoléon ; à son retour, cette ville avait accueilli l'empereur battu avec une froideur insultante ; vainqueur, elle lui demandait vengeance, elle voulait

avoir justice de ce qu'elle appelait un acte de trahison. M. G*** fut traduit devant un conseil de guerre, jugé, condamné et exécuté avant que l'empereur eût pu accorder la grâce, ou pour mieux dire dans le tems qu'il l'accordait; cet acte eut des suites funestes; il aigrit les partis et servit de prétexte à des représailles cruelles qui envenimèrent plus tard les esprits au lieu de les rapprocher.

» Bientôt la marche des événemens devint plus rapide; l'ennemi déborda nos faibles lignes; il s'avança sur Paris, que la trahison livra. La France passa à une ère nouvelle. Je n'ai pas besoin de vous parler par anticipation de l'amitié des Cosaques, de l'asile qui nous fut offert par la Charte, des persécutions que cette Charte même eut à souffrir, et du lent et terrible progrès de Loyola dans une société épuisée, fatiguée et déshonorée.

» Je ne remplirais pas ma tâche si je me contentais de vous parler de la ville où nous sommes. *Méry-sur-Seine* et *Arcis-sur-Aube*, où notre itinéraire ne nous conduira pas, furent les théâtres d'actions importantes, glorieuses pour nous, inutiles pour le pays.

» Méry, ville peu considérable, est située sur la rive droite de la Seine, un peu au dessous de sa jonction avec la Melda, petite rivière. C'est là que, dans la déroute momentanée des ennemis, un corps du général Blucher se heurta le 22 février contre la division Boyer, de la garde impériale; l'attaque fut terrible et principalement sur le pont de cette malheureuse ville. Les Prussiens résistèrent à nos efforts durant toute la journée; ils n'effectuèrent leur retraite que lorsque l'artillerie eut mis en feu et réduit en cendres toutes les maisons de Méry, maux inévitables, moins affreux encore que l'esclavage et le code de fer gravé par la baïonnette ennemie.

» Arcis-sur-Aube est située à trois lieues de la ville de Troyes. Le 21 mars, l'empereur, arrivé sur la hauteur d'Arcis, aperçut dans la plaine quelques troupes ennemies qu'il se flattait de balayer facilement; les premiers détachemens qu'il envoie ne suffisent pas à les écarter; il s'y porte, et néanmoins la résistance augmente. Bientôt des renseignemens positifs prouvent que ce n'est point un corps isolé, mais bien toute l'armée du prince de Schwartzenberg qu'il faut combattre. Sa présence en ce lieu venait d'un

nouveau plan adopté par les coalisés, lequel consistait à réunir de grandes masses, afin d'écraser sous le nombre le génie militaire de l'empereur : la jonction devait avoir lieu sur les bords de la Marne ; Blucher y marchait de son côté et Schwartzenberg s'y rendait aussi lorsqu'il nous rencontra devant Arcis.

» Le péril était plus grand pour nous que pour eux ; mais Napoléon qui, à la tête de six mille fantassins et de dix mille chevaux, venait de voir fuir devant lui cent mille soldats du nord, ne désespère pas de la victoire. On le voit attendre paisiblement l'explosion de l'obus qui éclate à ses pieds, et couvert d'un nuage de poudre et de fumée, voler à de nouveaux dangers. L'ennemi, fidèle à son nouveau système, étend ses vastes ailes et espère nous enfermer dans Arcis, où nous établissons notre centre de défense ; les batteries tonnent, mettent le feu au faubourg ; la mitraille crible les murailles du château du chambellan, comte de la Briffe, où est établi le quartier général; cependant on jette un second pont sur l'Aube, et pendant toute la journée du 21, on continue à disputer le terrain pied à pied ; la retraite s'effectue avec ordre, nous nous re-

tirons et nous ne sommes pas rompus. Tandis que ce mouvement s'opère, Napoléon envoie le comte de Turenne porter aux sœurs de la Charité de l'hospice d'Arcis 2,000 fr. pour qu'elles puissent pourvoir dans le moment aux besoins des blessés qu'il laisse à la garde de leurs vertus.

» L'admirable conduite du général Lefèvre Desnouettes et du général Sébastiani ne méritèrent pas moins d'éloges que le sang-froid incroyable de celui qui les commandait. Une batterie tardait à produire l'effet désiré ; Napoléon, cédant à l'attrait de son premier métier, descend de cheval et pointe lui-même les pièces. Le feu de l'ennemi jonchait à chaque instant de nouveaux cadavres le théâtre de cette scène terrible. Les artilleurs, effrayés du dangers de l'empereur, le supplient de se retirer. « Non, mes enfans, leur dit-il gaîment, ne craignez rien ; le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

» Cependant Brienne, où l'éducation de Napoléon s'était faite et où le simple sous-lieutenant, devenu empereur, éprouva le premier désastre précurseur de sa ruine, nous appelait et nous reçut dans ses murs, quatre heures après notre sortie de Troyes. A peine arrivés,

nous nous rendîmes au château, dont les salles furent le berceau militaire du grand capitaine, et dont les degrés, couverts de soldats morts, semblaient lui annoncer le tombeau de Sainte-Hélène. Le combat de Brienne, me dit le général, fut la première action importante de cette guerre héroïque et fatale. Napoléon poursuivait Blucher, dont il voulait empêcher la jonction avec les Autrichiens, mouvement qui devait sauver la ville de Troyes. Dans la nuit du 27 au 28 janvier, l'armée française traverse la Marne. Le 29, à huit heures du matin, on est déjà près de Brienne, et le général Milhaud commence l'attaque contre les hussards prussiens qui s'étaient emparés du village de Maisières. Au bruit de la canonnade, Napoléon accourt; il découvre l'ennemi, qui avait pris position dans Brienne même; Blucher et ses colonnes occupaient la colline sur laquelle la ville est bâtie et le château qui s'élève au dessus de celle-ci. Les terrasses étaient garnies de ses meilleures troupes et les Russes, ses auxiliaires, qui l'avaient rejoint, avaient à défendre le pied de la hauteur et s'étaient retranchés dans les maisons de la partie basse de Brienne.

» Napoléon donna le signal de l'attaque, qui fut principalement dirigée contre le château, attaque si prompte, si décisive, que Blucher et son état-major auraient été faits prisonniers. s'ils n'avaient pris la fuite avec une précipitation aussi rapide que honteuse. J'étais là, mon ami, et je ne puis vous exprimer avec quelle ardeur nous combattions, avec quelle joie nous vîmes fuir les Prussiens, dont les anciens désastres avaient été suivis d'une jactance si insultante dès que le nombre et la fortune leur avaient valu quelques succès. Le jeune Hardemberg, neveu du chevalier de ce nom, ministre du roi de Prusse, tomba dans nos mains; Blucher lui-même ne nous échappa que d'un moment.

» Nous sommes maîtres du château; Napoléon y entre en vainqueur, et pourtant la victoire n'est pas complète; l'arrière-garde de l'armée coalisée s'obstine à vouloir reprendre cette position, à laquelle de part et d'autre nous attachons tant d'importance. Pendant ce tems, nos troupes s'établissent dans la plaine qui sépare Brienne de Maisières; l'empereur reste à cheval, lorsque les autres cherchent à goûter le repos de la nuit; un parti de Cosaques, ou égaré, ou trop bien

conduit par des traîtres, arrive jusques à lui pour le surprendre; mais la vive résistance des généraux Dejean et Gourgaud les arrête et donne le tems à quelques soldats de les sabrer et de les mettre en fuite. Le 30, à l'aube naissante, nous étions définitivement les maîtres. L'ennemi ne nous disputait plus le terrain, et ses colonnes étaient en pleine retraite sur Bar-sur-Aube. Ce fut alors que Napoléon entra dans le château de Brienne.

» Il jeta un triste coup d'œil sur les ravages que le combat avait faits autour de lui, le château abîmé, la ville en flammes! Quel spectacle! et que de pensées devaient se presser dans son esprit à la lueur de ces maisons incendiées, de ce château d'où il était sorti lieutenant, où il rentrait empereur, entouré de morts et de mourans et se croyant encore maître de la fortune au moment où ses dernières faveurs le conduisaient à sa perte!

» Les immenses forces coalisées que le seul génie d'un homme tenait en échec se réunirent, et ce corps gigantesque vint le 31 janvier nous offrir la bataille dans la plaine qui s'étend entre Brienne et Bar-sur-Aube. Nous ne pouvions la

refuser. La position, qui ne nous offrait aucune chance favorable, ne nous permettait pas de reculer; nous n'avions qu'une espérance, notre épée. Je crois voir encore la disposition des corps qui prirent part à cette action. Le duc de Raguse est à notre gauche, à Morvilliers; il a devant lui les Bavarois, naguère nos alliés! Le maréchal Victor vient ensuite en se rapprochant de notre centre; il est opposé à Sacken et aux Wurtembergeois. Au village de la Rothière, l'empereur a placé sa jeune garde, qui fait des prodiges. Blucher, les Russes, les Autrichiens, tout ce que l'ennemi possède de vaillans soldats sont là sur notre droite, et près de la rivière est le général Gérard appuyé sur le village de Dieuville.

» Napoléon s'est posté auprès du village de la Rothière; il sait que les souverains alliés ne sont pas loin de ce lieu : c'est là que les grands coups se portent, j'y étais et je puis vous dire que nous fîmes tout ce qui humainement pouvait donner la victoire : la fortune ne voulut pas nous seconder; la nuit vint sans que les coalisés eussent gagné le champ de bataille, mais nous ne l'avions pas conquis; chacun avait gardé ses

positions. La nuit venue, l'empereur ordonne la retraite ; elle se fait pendant les ténèbres en bon ordre, mais avec découragement ; elle s'effectue vers Troyes.

» Cependant, le lendemain, 2 février, le maréchal de Raguse resté, entre la rivière et le feu de l'ennemi pour mieux protéger notre retraite, se trouvait dans une position désespérée. Il en sortit à la manière française, en se faisant jour à travers les colonnes du général de Wrède, qu'il culbuta dans le village de Rosnay au passage de la Voire. Ce fut l'un des plus beaux faits d'armes de la campagne. Pourquoi faut-il que depuis... »

Le général s'arrêta, un profond soupir étouffa sa voix ; je soupirai comme lui, et je pensai tristement à Dumouriez, à Pichegru, à Moreau..... Nous sortîmes de Brienne, et, après avoir visité pas à pas le terrain du combat que le général venait de décrire, nous nous dirigeâmes vers Chaumeur, à travers une longue plaine stérile et jaunâtre, de l'effet le plus horrible.

« Je ne suppose pas, me dit le général, que vous soyez plus curieux que moi de voir l'abbaye de Clairvaux. Dans la disposition d'es-

prit où nous sommes, de quel intérêt pourrait être pour nous ce monument claustral où l'on allait jadis admirer huit cents tonneaux de vin rangés avec beaucoup d'art dans des caves magnifiques?—Loin de nous, aujourd'hui surtout, la pensée de ces pieux fainéans ; comment introduire leurs ombres bachiques au milieu de ces images sanglantes dont votre récit nous environne ; en vous écoutant, je crois entendre la patrie, dépouillée de ses couronnes, le front sillonné par la foudre, nous dire en nous montrant les lambeaux de son deuil :

« Français, vous aviez brisé vos fers ; vous étiez libres, et l'amour de la patrie qui vous dévorait alors vous avait fait triompher de l'Europe entière. Rappelez-vous ces tems où un général, élevant sur la pointe de son épée son chapeau surmonté d'un panache, vous conduisait au combat ; un soldat, quelquefois un représentant du peuple entonnait l'hymne de la victoire ; vous marchiez en invoquant mon nom ; rien ne pouvait vous résister, et l'Europe subit la honte de fuir devant un seul peuple en armes. Mais l'irrésistible impulsion du patriotisme s'affaiblit : un homme, un seul homme tue la liberté dont il

hérite, et l'idolâtrie de la gloire remplace dans vos cœurs le saint amour de la patrie : sous la conduite du génie de la guerre, vous parcourez le monde en vainqueurs; il ébranle tous les trônes, mais pour les raffermir ensuite, pour en élever de nouveaux; tous les rois humiliés se liguent contre le maître du monde; il succombe, la France, envahie, est conquise à son tour; mes droits sont méconnus, mes honneurs sont détruits, et pour dernier outrage les fils d'Ignace étendent autour de moi leurs innombrables réseaux, m'enveloppent et se préparent à me frapper au cœur. »



N° VI. — 15 *août* 1826.

LES CHAMPS CATALAUNIQUES.

Lieux où l'aigle frappé de la flèche se débattit vainement contre le destin.

BYRON.

« VOTRE prosopopée est fort belle, mon brave Hermite ; elle exprime des sentimens bien généreux, bien patriotiques ; je ne vous conseillerais pourtant pas de vous livrer à ces mouvemens d'éloquence au milieu de certains salons, où les habitans vous feraient infailliblement taire à coups de clôture. — Que m'importe, ce n'est point à ces gens-là que je parle, c'est encore moins pour eux que j'écris : l'histoire est là qui m'écoute, et l'avenir s'est plus d'une fois rangé du côté des minorités..... Mais, quelle route prenons-nous ? — Celle de Châtillon. — De cette ville, où le monstre équivoque de la diplomatie établit, en 1814, le centre de ses frau-

duleuses opérations ; où l'Europe, conspirant la perte d'un seul homme, au nom de la paix, répandit sur la France tous les fléaux de la guerre ?... Non, mon cher général, de pareils souvenirs n'ont aucun charme pour moi ; allons droit à Châlons-sur-Marne, et continuons notre pélerinage dans des champs de gloire et de malheur, où nous ne pouvons du moins accuser que la fortune. — N'en parlons plus », dit le général, en donnant l'ordre au postillon de suivre la grande route de Troyes. Je regrettai cependant de ne point passer par Langres, patrie d'Edmond Richer, de Barbier d'Aucourt et de Diderot. Ce dernier, surtout, recommandait à mon souvenir la ville qui l'a vu naître : homme de génie, qui, par un mauvais emploi de ses facultés prodigieuses, manqua sa destinée, et, si j'ose m'exprimer ainsi, dévora son propre avenir. Des conversations stériles, des pamphlets, des romans, absorbèrent une grande partie d'une vie mal employée pour sa gloire. Peu d'hommes, doués de talens aussi vastes, ont plus complètement négligé d'en tirer parti : on ne doit pas juger Diderot d'après ses ouvrages, où la confusion, l'emphase, la divaga-

tion se font trop souvent sentir. Une sagacité puissante, une ardente pénétration, une haute éloquence, une sensibilité active, n'y ont laissé que des traces plus ou moins profondes, auxquelles on est plutôt forcé de deviner son génie, que de le reconnaître.

Le général ne partageait pas dans toute son étendue mon opinion sur l'auteur de *Jacques le Fataliste*, et nous discutions encore lorsque nous arrivâmes, par une route de traverse, au village de Doulevent, où le quartier général de nos troupes fut établi, le 24 mars 1814.

« L'empereur, me dit le général, avait formé le hardi projet de manœuvrer sur les derrières de l'ennemi, et de lui couper toute communication : par cette admirable manœuvre, les coalisés se seraient trouvés comme pris au piége, et presque entièrement cernés ; mais, pour accomplir ces projets dictés par le génie, la science et le courage ne suffisaient pas, il fallait le concours de la puissance des masses, il fallait ce nombre qui nous manquait.

» Napoléon, dès le 23, fut rejoint à Saint-Dizier par le duc de Vicence, qui apportait les dernières propositions du congrès de Châtillon ;

quelque pénibles qu'elles fussent à accepter, l'empereur, ébranlé par les vœux que l'on faisait autour de lui pour la paix, ne balança pas à donner au duc de Vicence l'ordre de reprendre le cours des négociations. Un tel effort dut sans doute lui coûter plus que l'acte même de son abdication.

» Cependant il ne négligeait pas le soin de la guerre ; par ses ordres l'armée se rapprocha de Saint-Dizier, et lui-même s'établit à Doulevent, déployant une de ses ailes vers Bar-sur-Aube, de manière à pouvoir s'avancer vers la Lorraine, la Bourgogne ou Paris, suivant que les circonstances le demanderaient. Le 26 au matin, les coalisés attaquent notre arrière-garde, cantonnée à Saint-Dizier, la forcent de se replier sur le corps principal et la suivent avec audace. L'empereur juge le moment favorable, il envoie contre l'ennemi les généraux Milhaud et Sébastiani, les appuie lui-même de sa présence ; et, enfoncés à leur tour, les coalisés battent en retraite, et abandonnent Saint-Dizier, dont nous prenons possession sur-le-champ.

» Cette affaire glorieuse avait été précédée d'une action qui ne le fut pas moins, et dont la

même ville avait été le théâtre ; celle-ci eut lieu à la fin de janvier : Napoléon chassa devant lui les troupes étrangères. On ne peut se figurer l'enthousiasme des gens du pays, lorsqu'il reparut parmi eux, et l'on ne peut trop rire de la prétendue haine que les écrivains d'un parti ont osé dire qu'il inspirait au peuple.

» Rien n'est plus magnifique que la route de Saint-Dizier à Vitry-le-Français : cette ville est d'origine moderne ; celle qu'elle a remplacée fut brûlée pendant la guerre que Charles-Quint fit à la France en 1541. Le roi François Ier, n'ayant pas voulu la relever de ses ruines, en transporta les habitans à une lieue plus loin, sur le penchant d'un coteau et sur les bords de la Marne.

» Napoléon établit là son quartier général à la fin de janvier ; il fit à la hâte relever les murailles de Vitry, et sembla vouloir en faire un lieu de défense : un pont fut jeté sur la Marne pour assurer les communications. Le 27, les ennemis en force nous attaquent sur ce point, il fallut l'abandonner ; les coalisés s'en emparèrent, et plus tard, le 22 mars, Napoléon, revenu dans ces quartiers, fit sommer le chef autrichien, qui

commandait dans Vitry, d'évacuer la place ; elle ne fut pas rendue, l'empereur s'éloigna, et le 27 il revint encore devant les murailles où sa puissance ne devait plus être reconnue ; il échoua deux fois dans son dessein de s'emparer de cette bicoque qu'il avait fortifiée lui-même pour l'avantage de l'ennemi. Le résultat de cette manœuvre, la seule peut-être où l'on ait pu accuser, non seulement la fortune, mais la prudence des combinaisons du guerrier, fut d'épuiser nos troupes en mouvemens inutiles, du 21 au 28 mars. »

Cependant, nous avions atteint Châlons : tout en devisant sur ces grands désastres, nous saluâmes les *champs catalauniques*, tombeau de la puissance d'Attila. « C'est ici, reprit mon compagnon de voyage (au moment où je contemplais avec plaisir le paysage agréable dont Châlons est entouré et le ruban circulaire dont les eaux de la Marne l'environnent) c'est ici que l'empereur voulut réunir une armée destinée à repousser les premiers efforts des alliés. Les Châlonais coupèrent leur pont, et cet acte de dévouement contraignit les Autrichiens à s'arrêter dans la Bresse, en attendant de nouveaux

renforts. L'empereur y arriva, et sa présence rendit le courage à une population jetée dans la stupeur par des récits pleins de malveillance; il y resta douze heures, qu'il employa à prendre des mesures pour parer à tous les événemens qu'il pouvait prévoir; puis il se porta sur Vitry, laissant à Châlons le duc de Valmy pour y réorganiser les corps débandés, et s'unir à celui du duc de Tarente, qui arrivait lentement du fond des Ardennes.

» Tout faisait espérer que le héros de Valmy arrêterait les étrangers. On se souvenait que les Prussiens, en 1792, avaient poussé leur marche insolente jusque auprès de Châlons, où avait commencé leur mouvement de retraite : pourquoi n'en eût-il pas été de même une seconde fois? Hélas! vous l'avez dit : la liberté n'était plus!

» La puissance des masses ennemies nous force à la retraite. Châlons tombe en leur pouvoir, et les souverains coalisés y font leur entrée et y établissent quelque tems leur séjour. Bientôt contraints à se replier, ils font rétrograder leurs énormes bataillons devant le nom et la présence d'un seul homme. »

*

J'interrompis le général en passant devant l'Ecole des arts et métiers. Elle venait d'être fondée à Châlons, lorsque je visitai cette ville pour la première fois. J'avais témoigné à mon guide le désir de la revoir, en mémoire de son fondateur, l'illustre duc de *Larochefoucauld.* Pour pénétrer dans l'intérieur de l'Ecole, je me réclamai d'un élève que je ne nommerai pas (il m'en saura gré), et auquel je m'adressai pour qu'il nous servît de conducteur. « Je ne le puis, me dit-il; je ne possède plus la confiance de mes chefs. — Qu'avez-vous donc fait pour la perdre? vous, si assidu à vos devoirs, vous, qui vous êtes fait remarquer par la précocité de vos talens, vous, dont la douceur est extrême, et qui donniez de si hautes espérances, auriez-vous renoncé à l'honneur d'une bonne conduite? — Grâce à Dieu, répliqua-t-il, je n'ai rien à me reprocher; je suis tel que vous m'avez connu : néanmoins mon nom est marqué en lettres rouges, et je m'attends chaque jour à être expulsé de la maison. — Mais enfin qu'avez-vous donc fait? je suis impatient de l'apprendre. — J'ai refusé de me confesser chaque semaine, d'entrer dans de certaines

congrégations, et j'ai même murmuré lorsque l'on me contraignait à passer tous les dimanches les deux tiers de la journée à l'église, lorsque j'avais besoin de me distraire et de me délasser par d'innocentes récréations. — Ah! j'entends, mon enfant; je vous plains; on ne vous pardonnera pas; vous savez combien de fiel entre dans le cœur des dévots. Quel est le nom de votre directeur? — M. le vicomte de ***. — J'avoue mon ignorance; je ne reconnais pas là un nom de savant ou d'homme profondément versé dans les sciences qui ont quelque rapport avec votre institution. — M. le vicomte de *** est maréchal de camp. »

Nous entrâmes dans l'Ecole, et nous vîmes avec peine que de pieuses occupations ne permettaient pas aux chefs de donner beaucoup de soins à tout ce qui tenait à la propreté et à l'ordonnance de l'intérieur; les escaliers, les cours, les corridors étaient fort mal tenus, et je dois avouer qu'on reconnaissait trop clairement le rang élevé de ceux qui, chargés de la direction, auraient cru déroger à la dignité de leur noblesse en coopérant au bien-être d'une maison d'artisans. De tems en tems nous ren-

contrions des gardiens à mine farouche qui déguisaient mal leur sombre humeur sous un air de componction emprunté. Toute gaîté semblait bannie de ce lieu. Il n'en était pas ainsi au tems où les intérêts de l'ame des élèves, objets de soins moins actifs, permettaient à leurs maîtres de s'occuper de leur santé, de leur intelligence et de leur instruction.

Nous sortions du conservatoire sans avoir pu voir M. le directeur, qui faisait en ce moment ses dévotions. Je rencontrai mon jeune ami : « Eh bien! me dit-il avec un malin sourire, vous avais-je trompé? — Non, j'ai trouvé les choses comme je m'y attendais, d'après la conduite qu'on tient à votre égard. — Celle-là commence fort à lasser ma patience. — Ne vous abandonnez pas à un dégoût qui, pour être excusable, vous conduirait à des excès toujours répréhensibles. — Mes camarades pensent tous comme moi. — Tant pis, car alors je prévois..... »

Hélas! quels que fussent mes pressentimens, ils ne pouvaient s'étendre jusqu'à soupçonner l'affreuse vérité. Qui m'aurait fait deviner que, poussés à bout par des procédés inconcevables,

on verrait ces jeunes gens se soulever en masse ; qu'on les verrait, chargés des chaînes du crime, subir la rigueur d'un jugement qui pouvait être infamant! Je ne m'appesantirai pas davantage sur cette malheureuse catastrophe trop connue ; je ne répéterai pas surtout les paroles sanglantes échappées de la bouche de celui qui devait être le protecteur naturel de ces infortunés.

Nous nous promenâmes quelque tems, en causant sur les événemens de 1815, sous les arbres du *Jard*, magnifique jardin public, renfermé entre deux rivières qui coulent sur une ligne parallèle et dont l'aspect est enchanteur. Nous repartons ; en peu de tems nous avons franchi l'espace qui nous séparait de Reims, cette capitale célèbre par ses pains d'épice et sa sainte ampoule. Moins occupé de l'histoire de nos revers, je lui aurais accordé plus d'attention ; dans un autre tems, j'aurais visité la belle cathédrale gothique où les monarques français, depuis Clovis, reçurent l'onction royale. Le général, qui partageait mes sentimens et qui les devinait, n'eut rien de plus pressé que de continuer, après un déjeuner frugal, la nar-

ration des batailles auxquelles il avait pris une part si active et si honorable.

« L'empereur, poursuivit-il, sentit combien il était nécessaire que Reims ne restât pas au pouvoir de l'étranger, et ordonna au général Corbineau de venir reprendre cette ville. Celui-ci réunit à ses troupes le corps de cavalerie du général Laferrière, et opéra ce mouvement sans éprouver une vive résistance de la part des coalisés. Cependant l'empereur effectua le passage de l'Aisne. Les troupes du général Nansouty culbutèrent l'ennemi et prirent possession du pont nouvellement construit à Béry-au-Bac. Le 6, notre armée marcha sur Laon, mais elle fit halte à Corbeny. On apprit que les Russes, sous les ordres de Wintzingerode, Woronsof et Sacken, se portaient sur les hauteurs de Craone, position formidable, d'où il ne sera pas facile de les déloger. Cependant le héros de la Moskowa ne les a pas plutôt aperçus ainsi retranchés, qu'il donne l'ordre aux officiers d'ordonnance Gourgaud et Caraman d'aller reconnaître les défilés de la montagne : ceux-ci s'en emparent et s'y logent.

» Le 7, au lever du soleil, Napoléon monte à cheval, parcourt la ligne, et donne le signal de l'attaque ; elle fut terrible. Les Russes étaient de fermes soldats ; on ne les enfonçait pas facilement ; ils nous donnèrent bien du mal. Ney, Belliard, Drouot, y firent des merveilles. Victor et Belliard furent blessés dans cette bataille, une de celles où les Français déployèrent un courage au dessus de l'humanité ; l'armée ennemie perdit six généraux et cinq mille hommes. Les Russes se retirèrent sur Laon, et les Prussiens, encore épouvantés, évacuèrent Soissons en toute hâte.

» Nous poursuivîmes les premiers jusques aux pieds des collines de Laon, où nous fûmes tous réunis le 9 au soir. Là, se trouvaient le duc de Raguse (qui n'avait pas encore abdiqué notre fraternité de gloire), le prince de la Moskowa, le duc de Trévise et la garde impériale sous les yeux de Napoléon. De son côté, Blucher avait réuni les Russes et les Prussiens.

» Les Russes, par un mouvement habile, séparèrent le corps du maréchal duc de Raguse; triste présage pour le combat que nous allions livrer le 10, au matin. Toutes les dispositions

de l'empereur sont rompues, il ne doit plus songer à forcer l'ennemi dans les retranchemens de Laon; il ordonne la retraite, et l'armée vient prendre position dans les défilés qui couvrent Soissons, où il laisse le duc de Trévise. Sur ces entrefaites, les Russes, commandés par Saint-Priest, émigré français, rentrent dans Reims, dont le général Corbineau avait avec courage, mais sans succès, défendu les approches.

» Napoléon n'apprend pas sans une véritable inquiétude cet autre échec; il court vers Reims, où il arrive le 13 au matin. Une affaire très-chaude s'engage sous les portes de cette ville; les Russes se défendent noblement. Nous redoublons d'efforts, et Reims est encore une fois à nous. Nous avions besoin de repos, nous séjournâmes trois jours, et le 17 nous rentrâmes en campagne. Reims, à quelques jours de là, revit les ennemis, mais alors tout était perdu; ils allaient devenir nos alliés. »

J'allai visiter le lieu du combat, et, en partant pour Château-Thierry, nous nous entretenions des célébrités rémoises: le bénédictin Ruinart, grand inquisiteur d'inutilités érudites, et dont la science

égalait la crédulité ; le bon Pluche ; l'universitaire le Batteux, le fougueux Linguet, Colbert, ministre économe d'un roi magnifique, furent tour à tour passés en revue ; mais l'astre mourant de Napoléon éclipsait pour nous toutes ces célébrités ; nous leur accordâmes à peine un fugitif souvenir.



N° VII. — 15 *octobre* 1826.

CHATEAU-THIERRY, MONTMIRAIL,

MEAUX ET NOGENT-SUR-SEINE.

Pourquoi, d'une plainte importune,
Fatiguer vainement les airs?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.

J.-B. Rousseau.

La rapidité de notre course n'était égalée que par le vif intérêt qui nous entraînait en Champagne d'un point de la province à l'autre. Nous avions atteint *Château-Thierry*, patrie du bon *La Fontaine*, grand philosophe, grand poète, doué d'un talent si dramatique, si vrai, si naïf et si varié à la fois, que plus on l'admire, moins on peut le définir ; son souvenir charmant, sa gloire populaire firent un moment trève à nos récits guerriers.

Cependant le général ne tarda pas à reprendre le fil de sa narration, à peine interrompue

par l'ombre du fabuliste que j'évoquai près de Château-Thierry, où son souvenir s'est conservé, où sa maison subsiste encore.

« Vous savez, me dit le général, que cette petite ville a eu beaucoup à souffrir de nos amis, de nos libérateurs qui l'ont spoliée avec une impudence sans exemple. Ils avaient pris cette ville par capitulation au commencement des succès de 1814, et, malgré la foi des sermens, ils y commirent toutes sortes d'indignités. Jamais on n'abusa aussi lâchement de la victoire : il est vrai qu'ils n'étaient pas accoutumés à ses faveurs. Le combat de *Champ-Aubert*, cette victoire si brillante et si prompte remportée par le duc de Raguse sous les yeux de l'empereur, eut lieu le 10 février. La plus grande partie de l'armée alliée se retira vers *Montmirail*; York, Sacken, réunis, marchaient sur Paris; ils sont atteints et repoussés par nos troupes à Montmirail. Les maréchaux Ney et de Trévise eurent avec l'empereur la gloire de cette journée. Le duc de Dantzick, les généraux Bertrand et Ricard les secondèrent vivement. L'ennemi, repoussé sur tous les points, ne garda pas dans sa marche un ordre réglé. Il battait en retraite à travers

champs et se portait vers Château-Thierry, où il espérait opérer sa jonction avec Blucher. Ce fut dans la ferme des *Grénaux*, dont la position venait d'être disputée avec un acharnement inexprimable, que l'empereur passa la nuit. Il fallut, pour lui préparer une chambre, enlever les cadavres qui encombraient l'intérieur de la maison. Le 12, notre cavalerie se mit à la poursuite des coalisés; ils furent atteints dans les faubourgs de Château-Thierry et perdirent alors tout espoir de continuer leur marche vers *Châlons;* retranchés momentanément dans la ville, ils veulent en couper le pont placé entre eux et nous, mais on ne leur en laisse pas le tems, nos troupes fondent sur eux, les taillent en pièces, et le maréchal duc de Trévise continua à les pousser l'épée dans les reins.

» Heureux de cette suite de victoires qui rétablissait la confiance dans l'armée, l'empereur entra le 13 février dans Château-Thierry. Il s'arrêta au faubourg de Châlons et se logea dans l'auberge de la poste où s'étaient cachés plusieurs Prussiens : tous y furent découverts, à l'exception d'un seul qui s'était enseveli sous un tas de linge, et qui ne sortit de cet asile

qu'après le départ de Napoléon. Ce fut un moment terrible pour les Prussiens ; leurs cruautés avaient excité chez les habitans de Château-Thierry une rage de vengeance que rien ne put les empêcher d'assouvir : on vit des femmes jeter dans la rivière des malheureux Prussiens mutilés ou blessés dans le combat.

» Le 13, au soir, notre armée quitta la ville pour se porter sur d'autres points ; nous ne la suivrons que jusqu'à la première bataille, qui fut livrée à Montmirail dans la plaine de *Vauchamp*, où l'ennemi fut de nouveau culbuté et mis dans une complète déroute.

» Ces coups imprévus frappaient de frayeur les coalisés : les hommes d'Austerlitz reprenaient leur attitude victorieuse ; les vieilles aigles voyaient encore l'ennemi fuir en désordre. — Ah ! mon cher général, repris-je en l'interrompant, pourquoi ce dernier éclat d'un feu près de s'éteindre, ce dernier sourire de la fortune guerrière éblouirent-ils le chef des Français ? Pourquoi ce grand homme, poussé sous les murs de Paris par trois cent mille ennemis, auxquels trois cent mille autres étaient près

de se joindre, oublia-t-il en trois jours de prospérité les leçons du malheur? Eugène aurait pu ramener d'Italie son armée nombreuse, et peut-être notre territoire, souillé par l'invasion, eût-il englouti les envahisseurs. Mais Eugène est contremandé ; la confiance de Bonaparte en sa fortune renaît et grandit; tout est perdu... »

Nous arrivons à Meaux au milieu de ces tristes réflexions.

« C'est là que Napoléon, après l'affaire de Montmirail, vint établir son quartier-général provisoire. A peine y était-il arrivé qu'il en repartit le 15 février au matin pour prendre la route de *Guignes*.

» Le canon se faisait entendre dans cette direction depuis quelques heures. Les Russes, sous le commandement de Wittgenstein, les Bavarois sous les ordres de Wrède avaient entamé l'action contre les ducs de Bellune et de Reggio ; ceux-ci soutenaient l'effort de l'ennemi en attendant l'empereur; il paraît; officiers et soldats sont électrisés et semblent reprendre de nouvelles forces ; un premier choc arrête les alliés devant le village de Guignes, où l'empereur coucha, et

cette nuit même il reçut le renfort des dragons que le général Treilhard amenait d'Espagne à marches forcées.

» Le 16, le véritable combat commença; nous chargeâmes, ayant en tête Drouot et Gérard : l'attaque fut d'une vigueur à laquelle il devint impossible de résister; les ennemis, entamés sur tous les points, rompirent leurs rangs et couvrirent des débris de leur armée toute la plaine depuis *Mormant* jusqu'à *Provins*. Plus tard, mon ami, lorsque je vous aurai conduit à *Montereau*, je continuerai le récit de cette partie de notre histoire militaire; aujourd'hui je vous laisse visiter la ville dont Bossuet fut l'évêque. »

Le monument de ce prélat éloquent fut en effet le seul objet qui fixa ma curiosité : si l'intolérante hauteur de ses dogmes révolte ma raison, la terrible majesté de son éloquence me pénètre d'une sorte d'admiration; défenseur des libertés de l'église, on l'a frappé d'anathème pendant ces derniers tems, et cette insolente fureur a suffi pour ranimer sa gloire un peu vieillie.

Nous couchâmes à Meaux, et le lendemain matin, nous partîmes pour *Nogent*, où l'auberge

des *Rois de Jérusalem* nous donna l'hospitalité. « Il y a quelques années, me dit le général, que je suis venu à Nogent sous de bien tristes auspices. Nous accompagnions alors Napoléon à la suite de la retraite de Troyes; accoutumés à marcher toujours en avant contre les ennemis, nous ne pouvions nous habituer à ces mouvemens rétrogrades au sein de la France, et quand nous combattions pour la sauver du joug étranger. Nous arrivâmes le 7 février à Nogent, et sur-le-champ l'empereur donna l'ordre de créneler les murailles de la ville, de fortifier les points capables de défense et de préparer les artifices pour faire sauter le pont si la chose devenait nécessaire; tout fut exécuté avec ce zèle, avec cette promptitude dont les Français sont seuls capables, et, plus tranquille, notre chef se prépara à disputer le passage de la Seine au prince de Schwartzenberg, qui nous suivait avec son armée.

» Il reçut en même tems des nouvelles du congrès de *Châtillon-sur-Seine;* on lui proposait alors, non de conserver une partie de nos conquêtes, mais de rentrer humblement dans les

limites de l'ancienne France. Le conseil fut assemblé ; ceux qui le composaient engagèrent Napoléon à se soumettre à ces conditions pénibles ; le duc de Bassano, le prince de Neufchâtel insistèrent principalement sur la nécessité de s'y résoudre. L'empereur avait gardé le silence, mais enfin il s'expliqua : « Quoi, s'écria-t-il, vous voulez que je signe un pareil traité, et que je foule aux pieds mes sermens ! Des revers inouïs ont pu m'arracher la promesse de renoncer aux conquêtes que j'ai faites ; mais que j'abandonne aussi celles qui ont été faites avant moi, que je viole le dépôt qui m'a été remis avec tant de confiance ; que pour prix de tant d'efforts, de sang, de victoires, je laisse la France plus petite que je l'ai trouvée, jamais ! ! ! Le pourrais-je sans trahison ou sans lâcheté... ? Vous êtes effrayés de la continuation de la guerre, et moi je le suis de dangers plus certains que vous ne voyez pas. Si nous renonçons à la limite du Rhin ce n'est pas seulement la France qui recule, c'est l'Autriche et la Prusse qui avancent....... La France a besoin de la paix ; mais celle qu'on lui veut imposer entraînera plus de malheurs que la

guerre la plus acharnée, songez-y; que serai-je pour les Français lorsque j'aurai signé leur humiliation; que pourrai-je répondre aux républicains de 1795, quand ils viendront me redemander leur barrière du Rhin?.... Dieu me préserve de tels affronts!.. Répondez à Caulaincourt, puisque vous le voulez, mais dites-lui que je rejette ce traité; je préfère courir les chances les plus rigoureuses de la guerre. »

» Ces paroles étaient sans doute héroïques, mais les circonstances étaient plus impérieuses encore : la France était envahie, un parti redoutable se montrait à découvert, des princes de l'ancienne dynastie avaient paru dans les provinces du midi à la suite de la coalition, le danger était trop imminent, trop prochain surtout, pour permettre que l'empereur persistât dans cette résolution magnanime. Le duc de Bassano, le comte Bertrand passèrent la nuit auprès de lui, et, après des instances prolongées, ils parvinrent à obtenir de lui ce consentement qui était nécessaire au duc de Vicence pour qu'il pût continuer les négociations. On accéda aux propositions faites relatives à la Belgique et à

la rive gauche du Rhin ; mais, comme Napoléon l'avait prévu, ces honteuses concessions ne suffisaient déjà plus à ses ennemis. C'est la gloire nationale, c'est Napoléon qu'ils voulaient détruire.

» Cependant, tandis que ces négociations fallacieuses se poursuivaient, le maréchal Blucher continuait à s'avancer dans la Champagne, le duc de Tarente reculait devant lui jusqu'à la *Ferté-sous-Jouarre*, et Napoléon, couché sur un lit de repos, des cartes devant lui et un compas à la main, formait des plans dignes de son génie. Le duc de Bassano se présente en ce moment, tenant en main les dépêches destinées au duc de Vicence.

« Ah, vous voilà, lui dit-il, il s'agit maintenant de bien d'autres choses; je battais Blucher de l'œil, je le tiens, il avance par la route de Montmirail ; je pars, je le battrai demain, je le battrai après-demain. Si le mouvement a le succès qu'il doit avoir, l'état des affaires va entièrement changer et nous verrons alors; laissez Caulaincourt avec les pouvoirs qu'il a. »

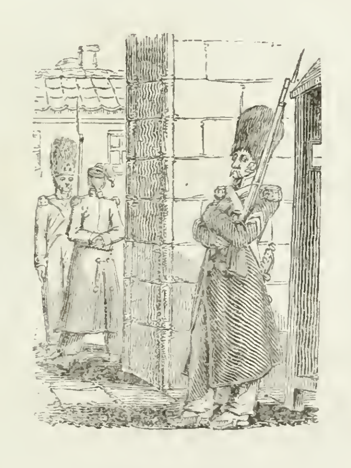
» Un funeste vertige, le *fatum* des anciens,

le *féisme* des Ecossais agissait dans ce moment sur cet homme extraordinaire. Il continue de faire part de ses intentions à ses divers généraux et de dicter des ordres. Le 9 février, il part de Nogent, il croit atteindre et déconcerter l'ennemi; nos colonnes s'égarent, le mauvais chemin les arrête, quelques parties d'un plan admirablement conçu ne sont point exécutées.

» Cependant le 10 au matin nous sommes au village de Champ-Aubert; le duc de Raguse bat complètement les bataillons ennemis qui se présentent; ceux-ci fuient sur Montmirail, sur Châlons; on les poursuit sur toutes les routes.

» Les Prussiens, les Russes, épouvantés du résultat de Champ-Aubert, se rallient, se réunissent; ils marchent de concert, et nous les trouvons enfin le 11 au matin au delà de Montmirail, que nous venions de traverser. A leur approche, l'empereur jugea que l'heure décisive était arrivée, il donna le signal de l'attaque. Je vous ai déjà raconté ce qui se passa à cette bataille célèbre; elle aurait terminé la campagne si les proportions des armées ennemies n'eussent pas été gigantesques; il me reste

à vous dire quelque chose au sujet des calamités que Nogent éprouva plus tard ; mais il faut auparavant que nous allions à Montereau, afin de ne point trop intervertir l'ordre des événemens. »



N° VIII. — 15 *décembre* 1826.

LE PARACLET.

—

.... Common forms a part
In every scene had kept his heart,
Had sigh'd and languish'd, vow'd and writ
For pastime or to show his wit.

Docteur Swift.

Le séducteur avait employé les formes ordinaires ; mais, au milieu de ces scènes d'amour, son cœur était resté froid : vœux, soupirs, langueurs, lettres brûlantes, n'étaient pour lui qu'un amusement de ses loisirs, un jeu de son esprit.

L'attention que je prêtais au récit du général ne m'empêcha pas de remarquer que nous avions quitté la grande route et que nous suivions un chemin de traverse ; j'en fis l'observation. « Nous avons besoin de consolations l'un et l'autre, me répondit-il ; je vous conduis dans une retraite où j'en ai cherché moi-même, sur la foi du nom grec que son fondateur lui a donné.... — Au *Paraclet!*... Chez vous. — Oui, mon vieil Her-

mite, au Paraclet, dans l'asile où l'adorable Héloïse expia, pendant quarante ans, le crime de son vil séducteur. — Comment pouvez-vous traiter si durement ce pauvre Abailard? la cruauté du chanoine Fulbert n'a-t-elle pas suffisamment vengé l'honneur de sa nièce? Je vous croyais si indulgent pour les faiblesses de l'amour! — C'est pour cela, mon ami, que j'adore la mémoire d'Héloïse, et que j'ai en aversion le souvenir de ce théologien hypocrite, sans probité, sans amour..... — Abailard! sans amour!..... — Je vois, mon cher général, que vous êtes, comme tout le monde, sous le charme des impressions qui perdirent Héloïse, et que le nom d'Abailard exerce sur votre esprit la même séduction qu'il exerçait sur le cœur de son écolière; je vois que vous n'avez étudié l'histoire de ces deux amans que dans l'épître de Pope; permettez-moi, pendant que nous ferons route vers le Paraclet, de rectifier vos idées sur un homme qui doit toute sa réputation à sa maîtresse, et dont la postérité eût traité la mémoire aussi rigoureusement que Fulbert traita sa personne, si l'image d'Héloïse ne s'interposait sans cesse entre l'histoire et son amant. J'aurais vou-

lu, ajoutai-je, n'avoir rien à changer à une tradition dont les arts et la poésie ont en quelque sorte consacré l'erreur, et ce n'est pas ma faute si les faits, les dates et les plus simples raisonnemens suffisent pour détruire l'enchantement.

» Héloïse, jeune fille de dix-sept ans, est confiée par Fulbert, chanoine de Paris, aux soins d'Abailard, réputé le plus savant professeur de son époque, et qui venait d'atteindre sa *quarantième année;* entendez-vous bien? Héloïse semblait plus jeune encore qu'elle ne l'était, et, soit que la délicatesse de ses traits, la petitesse de sa taille, l'extrême fraîcheur de son teint, parussent la rapprocher de l'enfance aux yeux de son oncle, celui-ci recommanda formellement à son précepteur une sévérité et même des corrections, auxquelles l'oncle chanoine n'aurait probablement point pensé, si les idées de jeunesse et d'amour se fussent mêlées dans son esprit à celle de sa pupille.

» Qu'on se figure Abailard dans un âge mûr, chargé de couronnes théologiques, adoré des femmes, environné d'une auréole de gloire, poète et chansonnier, savant et philosophe, bien reçu des grands, admiré du peuple, et s'abais-

sant jusqu'à séduire l'enfant que Fulbert lui avait confiée : cette enfant était douée d'une sensibilité exquise, d'une ardeur de sentiment aussi rare que fatale, et d'un goût vif pour les arts et les lettres. Tous les moyens de séduction se trouvaient donc entre les mains de cet indigne maître ; non-seulement il en abusa, mais il en abusa froidement. Il y a quelque chose de révoltant dans le spectacle de ce vieillard crédule, de ce Fulbert qui confie une si jeune fille à un homme sans honneur, et de cette malheureuse enfant qui, enivrée, avant son adolescence même, de tout ce que le premier amour a de délicieux et d'inattendu, éblouie par la haute réputation d'Abailard, lui livre, comme une proie facile, le bonheur de toute sa vie. « Jusqu'au moment où je vis Héloïse, dit Abailard dans l'*Histoire de ses calamités*, adressée à un ami, je vécus chaste. » Je le crois : la vanité et la froideur composaient le caractère d'Abailard. Il avait vécu dans les arguties théologiques : sa passion pour Héloïse, caprice des sens né du hasard, ne se mêla d'aucun des sentimens généreux et tendres qui ennoblissent l'amour. Son égoïsme ne se démentit jamais, et, pour que sa maîtresse n'ait pas pé-

nétré d'un seul coup d'œil toute la froideur, toute la bassesse de celui auquel elle allait dévouer sa vie, il fallut tout l'aveuglement de la passion la plus tendre et toute l'inexpérience de son âge, pour qu'elle pût se méprendre sur la nature des sentimens qu'elle inspirait à un homme méprisable qui ne trouvait d'autres expressions que celle-ci pour en peindre l'ardeur naissante : « Dans nos premiers entretiens, écrivait-il, *plura erant oscula quàm sententiæ, sæpiùs ad sinum quàm ad libros deducebantur manus.* »

» Dans le cours de cette liaison fatale, ni l'un ni l'autre ne se démentirent ; l'heure de l'infortune n'eut pas plutôt sonné pour Abailard, qu'il parut mettre en doute la fidélité de celle qui ne pouvait plus trouver en lui que l'ombre d'un amant, et qu'il exigea d'elle qu'elle se retirât dans un cloître. « Mon ami, lui écrivit Héloïse, vos soupçons m'ont fait rougir, mais je n'obéis pas avec moins de joie » ; et, sans balancer, avant d'avoir atteint sa dix-neuvième année, Héloïse, déjà mère, prit le voile et renonça au monde. Que fait Abailard? il oublie, pendant cinq ans entiers, sa tendre complice ; il concentre sa douleur sur sa propre infortune :

il écrit son histoire, et le nom d'Héloïse ne vient pas même une seule fois se placer sous sa plume. L'amant égoïste n'est plus qu'un moine sombre et bilieux : il excite la haine de tous ceux qui l'approchent et consume sa vie en disputes théologiques.

» C'est alors qu'Héloïse, ayant entendu parler de la lettre qu'Abailard avait adressée à un ami sur ses malheurs, se décide à lui écrire la première pour lui demander la cause d'un si long silence. Il ne répond que pour l'effrayer du récit des assassinats tentés contre lui, et pour glacer son cœur par quelques paroles empreintes de la plus insensible froideur. Leur correspondance se prolonge ; Héloïse ne cesse point de se montrer généreuse, tendre, quelquefois sublime dans l'expression de son amour si pur ; Abailard ne cesse pas d'étendre et de perpétuer son égoïsme ; il envoie aux nonnes du Paraclet des formules de prières pour sa santé corporelle et spirituelle.

» Tel fut l'homme qui trouva moyen de forcer l'histoire à confondre les noms d'Héloïse et d'Abailard qu'elle aurait dû séparer ; l'un, pédant, infatué de lui-même, et d'un caractère imbu de tous les vices de son cœur ; l'autre,

femme supérieure à son siècle, d'une tendresse et d'un dévouement que rien n'égale; l'un, mauvais thélogien, moine fanatique et captieux; l'autre, écrivain plein d'élégance et de charme; l'un, orné de quelques-unes des facultés de l'esprit qui ne supposent aucune qualité morale; l'autre, douée de toutes les vertus d'où naissent les grandes pensées, et où s'alimente le génie. — Vous aurez beau dire, me répondit le général, vous ne me raccommoderez pas avec Fulbert, et je ne pourrai jamais me décider à haïr l'amant d'Héloïse; quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en riant, nous voici au Paraclet; songez que l'ombre de la charmante abbesse nous écoute, et que vous l'affligeriez en parlant mal de celui qu'elle a tant aimé. »

La journée que je passai au Paraclet fut employée tout entière à parcourir des lieux peuplés de si tendres souvenirs.

Le Paraclet, situé au milieu d'un vallon délicieux, est arrosé par l'Ardusson; cette petite rivière, après avoir mis en mouvement l'usine établie sur ses bords, va se jeter dans la Seine, à une demi-lieue de Nogent : ici, on ne demande à la nature que les biens qu'elle produit

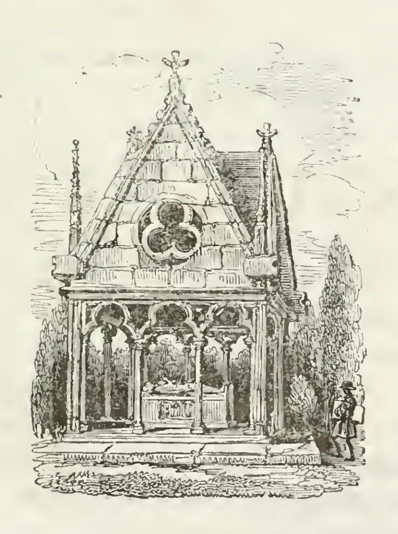
sans travail, des eaux, des prairies et des bois; cette solitude, où tout est calme, suave et mystérieux, semble avoir été choisie par Abailard, avant son malheur.

Lorsque l'*immortel* * de Leipsick fit l'acquisition du Paraclet, la faux de la bande noire avait passé par-là ; le général n'y trouva que des ruines : ses mains victorieuses les relevèrent. Reconstruit sur ses anciens fondemens et avec les seuls débris de la maison abbatiale, le Paraclet offre aujourd'hui l'aspect d'un édifice régulier, d'une très-belle apparence. Du milieu de tant de décombres, le général a, pour ainsi dire, exhumé le caveau où les restes d'Héloïse et d'Abailard reposèrent pendant près de huit siècles, et dans lequel il a retrouvé le sarcophage, que l'on avait jugé trop lourd pour être transféré à Paris, avec le cercueil où les deux corps étaient renfermés. Le

* A la bataille de Leipsick, où le général Pajol se couvrit de gloire, son cheval reçut dans le poitrail un obus qui, en éclatant, fit sauter le général à vingt-cinq pieds en l'air, lui cassa le bras et lui fractura les côtes. Quand l'empereur le revit après ce terrible accident, « Pour cette fois, Pajol, lui dit-il, je vous tiens pour » immortel. »

sarcophage restauré a été replacé dans le caveau, remis également à neuf, et le général, pour en désigner l'emplacement, a fait ériger une colonne votive sur le lieu même. Il a voulu consacrer plus dignement encore ce lieu de consolation, en y fondant une manufacture de limes, de grosse quincaillerie et d'instrumens aratoires, dont les heureux résultats commencent à se faire sentir dans la contrée. L'histoire, en inscrivant le nom du général au premier rang des guerriers qui ont couvert la France d'une gloire impérissable, n'oubliera pas que ce brave capitaine, dans toute la vigueur de l'âge et du talent, gendre d'un maréchal de France, et désigné lui-même à ce haut rang par ses exploits, ses services et ses blessures, abdiqua volontairement ses honneurs et ses espérances, le jour où la victoire, trahissant nos armes, courba la France sous le joug de l'étranger; l'histoire n'oubliera pas que, dépouillé de ses dotations, il chercha dans les travaux de l'industrie les moyens d'être utile à son pays, qu'il ne pouvait plus servir sur les champs de bataille; qu'il employa les débris d'une fortune patrimoniale que la guerre, utile à tant d'autres,

avait considérablement diminuée, dans des établissemens industriels, où son zèle ne fut point récompensé ; elle dira, pour dernier éloge, qu'inébranlable au milieu des secousses politiques, où il pouvait plus aisément qu'aucun autre se frayer un nouveau chemin à la fortune, il ne dévia pas un moment de la route honorable qu'il s'était tracée, et qu'un des meilleurs généraux de la France en est encore un des meilleurs citoyens.



N° IX. — 15 *février* 1827.

MONTEREAU.

Multos vulneratos dejecit et fortissimi
Quique interfecti.

PROV. VII, 26.

Tous les héros ont péri, ou sont tombés couverts de blessures.

Il avait alors ce je ne sais quoi d'achevé que l'infortune ajoute à la gloire.

BOSSUET.

Peu de journées dans ma vie m'ont paru plus courtes et plus agréables que celle que j'ai passée au Paraclet, entre le général et sa noble compagne, l'une des femmes les plus instruites, les plus fortes et les plus spirituelles de l'époque. Je serais sûr d'offrir à mes lecteurs le discours le plus piquant et peut être le plus véritablement philosophique de mon ouvrage, s'il m'était permis de lui rendre compte dans les mêmes termes d'un entretien auquel madame la comtesse P*** prêta tous les charmes de son esprit, toute la vivacité de ses observations et toutes les grâces

de son langage; mais je connais trop bien la dame du Paraclet et son époux, pour ne pas craindre de trahir à leurs yeux les droits de l'hospitalité, si je me livrais au plaisir de leur payer ici le tribut d'admiration auquel ils ont de si justes droits : d'ailleurs je ne puis oublier que l'on compte aussi les heures dans mon hermitage de la Chaussée-d'Antin, où je suis impatiemment attendu. Je me remets en route avec mon illustre guide, qui m'a promis de m'accompagner jusqu'à *Montereau*.

Nous y arrivons : cette petite ville est située au pied d'une colline, au confluent de la Seine et de l'Yonne; sa position est charmante, mais tout en admirant la beauté des environs je regrettais que l'on eût fait disparaître depuis longtems ce vieux pont de Montereau, théâtre d'un meurtre historique qui tient tant de place dans nos annales, par le rang des assassins et de leur victime, par sa cause, ses détails et ses résultats.

Le général me fit gravir un coteau voisin d'où nous pouvions embrasser d'un coup d'œil toute l'étendue du pays. Vaste et beau paysage! à droite, on voit la route de Paris descendre d'une côte rapide et crayeuse, et se prolonger à gauche sur une chaussée très-élevée.

« Nous voici en position, me dit le général, pour reprendre le récit d'une campagne aussi fatale que glorieuse.

» Les ennemis, battus à Champ-Aubert, se retiraient en désordre; mais de nouveaux renforts leur étant arrivés, ils reprirent l'offensive. L'armée wurtembergeoise, commandée par le roi actuel, et une forte colonne autrichienne, conduite par le général Bianchi, marchèrent sur Montereau et s'en emparèrent. Après avoir réparé le pont que j'avais fait sauter, ils y passèrent la Seine, et vinrent prendre position sur les hauteurs de Surville que vous voyez devant vous, tandis qu'une autre colonne autrichienne marchant sur Moret, qui fut mal défendu par le général Montbrun, arriva à Fontainebleau.

» Le 16, après l'affaire de Guignes, l'empereur, instruit de la marche de l'armée wurtembergeoise et de la position qu'elle occupait, résolut de la culbuter dans la Seine; il m'ordonna donc de l'attaquer, avec mon corps d'armée, par sa gauche et par la route de Melun, et de commencer cette attaque à sept heures du matin le 17, tandis que le duc de Bellune, soutenu par la garde, se porterait à la même heure sur le flanc droit de l'ennemi, par la route de Nangis.

Une circonstance que je ne puis déterminer n'amena qu'à midi le duc de Bellune sur le terrain, ce qui lui fit ôter par l'empereur le commandement de son corps, pour le confier au brave général Gérard. Ce retard me mit dans un très-grand danger; car je fus obligé de soutenir seul tous les efforts de l'ennemi, et de me maintenir jusqu'à l'heure où ce corps si long-temps attendu arriva, suivi de la garde et de l'empereur. Dès lors l'ennemi, attaqué par ses flancs, se voit obligé d'abandonner sa position et de repasser ses ponts en toute hâte; mais ce n'est pas sans perte et sans confusion qu'il effectue ce passage: mis en déroute, nous lui faisons six mille prisonniers, nous nous emparons d'une partie de son artillerie, et nous le poursuivons si vivement l'épée dans les reins, qu'il n'a pas le tems de détruire ses ponts; nous passons la Seine à sa suite, en le tâtonnant dans toutes les directions qu'il prend.

» Pendant ce tems, les gardes nationales bretonnes, faisant assaut d'intrépidité avec les meilleures troupes de ligne, pénètrent dans le faubourg de Montereau . . . . .

» — Avouez, mon général (lui dis-je en voyant qu'il s'arrêtait), que vous méditez une lacune;

mais votre modestie n'y gagnera rien, et je me charge de la remplir : je dirai que ce mouvement des gardes bretonnes fut appuyé par une des plus brillantes charges de cavalerie dont les annales de cette arme eussent encore fait mention; que l'intrépide général Pajol, qui la dirigeait, enleva le pont de Montereau, et ne laissa pas même aux Wurtembergeois, qu'il écrasa, le tems d'allumer la fougasse qu'ils avaient préparée pour faire sauter le pont.

» — Quoi qu'il en soit, continue le général, la victoire est complète, et aux cris mille fois répétés de *vive l'empereur! vive la France!* nous nous réunissons autour du héros *; mais ici même, sur ce champ de victoire, où semble devoir renaître toutes nos espérances, le guerrier observateur est frappé d'un contraste qui les détruit : j'essaierais vainement de vous en donner l'idée, c'est une tâche difficile que le baron Fain a parfaitement remplie, dans le *Manuscrit de 1814*; c'est donc à lui que je cède la parole :

* Le général oublie encore ici de dire que l'empereur en l'embrassant sur le champ de bataille, après la victoire, lui adressa ces nobles paroles : « Si tous » les généraux m'avaient servi comme vous, l'ennemi » ne serait pas en France. »

lisez à haute voix, mon cher Hermite, une seule page de ce volume que j'ai apporté avec moi, et vous vous ferez une idée de ce qui dut se passer alors dans l'ame de Napoléon. »

Je pris le livre et je lus le passage suivant, avec un attendrissement qui alla jusqu'aux larmes :

« Tandis que nos succès réjouissent la constance infatigable des soldats, redoublent l'ardeur civique des habitans des campagnes, et portent jusqu'à l'exaltation le dévouement de nos jeunes officiers, on remarque avec inquiétude qu'un retour d'espérance n'a pas encore pénétré le cœur des principaux chefs de l'armée. Plus les événemens viennent de nous être favorables, plus ils craignent l'avenir. Chez eux la prudence a grandi avec la fortune : les plus pauvres sont au contraire les plus confians. Cette différence, dans la résolution avec laquelle chacun mesure ainsi les événemens, offre des contrastes pénibles pour le *bienfaiteur*, et l'on en ressent toute l'amertume.

» Il a à se plaindre des plus braves !... Au combat de Nangis, un mouvement de cavalerie qui aurait été fatal aux Bavarois a manqué, et on en fait le reproche à un général connu par son

intrépidité, au général Lhéritier. La nuit dernière, l'ennemi nous a surpris quelques pièces d'artillerie au bivouac, et elles étaient sous le commandement du brave général Guyot, commandant les grenadiers de la garde. A Surville, au moment le plus chaud du combat, les batteries ont manqué de munitions, et cette négligence, qui est un crime selon les lois rigoureuses de l'artillerie, semble retomber sur un de nos officiers d'artillerie les plus distingués, sur le général Digeon! La forêt de Fontainebleau vient d'être abandonnée sans résistance aux cosaques, et le général qu'on accuse de n'avoir tiré aucun avantage ni d'une pareille position ni de pareils adversaires, c'est Montbrun! Enfin le combat de Montereau n'aurait-il pas été nécessaire, et tant de sang répandu aurait-il été épargné, si la veille on eût marché assez vite pour surprendre le pont; mais la fatigue a empêché d'arriver, et c'est le duc de Bellune, autrefois l'infatigable Victor, qui a le malheur d'avoir à donner cette excuse! »

Je ne voulus pas continuer cette lecture, et nous reprîmes en silence le chemin de Montereau. Après quelques momens, le général compléta, en ces termes, le récit qu'il avait interrompu :

« Le 19 février, l'empereur quitta Montereau; il déjeuna à Bray, dans la maison qu'Alexandre occupait la veille. Le même soir, il arriva à Nogent. Cette petite ville avait horriblement souffert de la présence des ennemis. Le général Bourmont y avait disputé, le 10, le 11 et le 12, le passage de la Seine à toute l'armée du prince Schwartzenberg; il n'avait cédé qu'à la dernière extrémité. A la suite de ces furieux combats, Nogent offrait le plus triste aspect : les maisons écroulées, fumantes et pillées, le peuple désespéré et dans la misère, et au milieu des blessés; les respectables sœurs de la charité et le non moins digne curé de Nogent, leur prodiguant des soins que l'empereur récompensa par ses éloges et par ses bienfaits. »

La promenade militaire que le général m'avait fait faire à Montereau et dans les environs, m'avait tellement ému, qu'il ne put se décider à m'abandonner brusquement à mes réflexions; ce modèle des braves ne me quitta qu'à Melun, en me laissant la consolation de le revoir bientôt dans ma cellule où je me prépare à me confiner pour jamais.

N° X. — 15 *avril* 1827.

RENTRÉE DANS MA CELLULE.

—

> Je ne ferai plus qu'un voyage,
> Encor sera-ce malgré moi.
>
> Jouy.

J'avais quitté le général, et les derniers mots qu'il m'avait adressés en nous séparant : *Adieu, nous nous reverrons bientôt dans votre paraclet*, avaient ramené ma pensée sur ce gouffre des cloîtres, où tant de générations se sont éteintes en Europe depuis l'établissement du christianisme. Si jamais cette religion s'est offerte au philosophe sous un aspect consolateur qui justifie l'enthousiasme de ses prosélytes et semble attester sa céleste origine, c'est sans doute lorsque, abjurant la menace et le courroux, elle ouvre à l'homme fatigué des orages de la vie un refuge contre les passions humaines. Si, dans des tems barbares, des hommes aussi durs, aussi

ignorans que leur époque n'avaient perverti la doctrine si tendre et si pure du fils de Marie, cet esprit de charité, en retenant le christianisme dans les justes limites que Dieu et la raison lui ont prescrites, eût garanti la plus touchante des institutions religieuses des accusations trop méritées auxquelles l'ont exposée les ambitions, les bassesses, les cruautés et les folies dont les annales conventuelles sont souillées.

Je ne sais jusqu'où m'auraient mené ces réflexions chagrines, si le nom de Brunoy n'eût tout à coup retenti à mon oreille et réveillé dans mon esprit, ou plutôt dans mon cœur, le souvenir du grand acteur que les arts, les pauvres et l'amitié ont perdu l'année dernière.

Je fis arrêter ma voiture à la porte de cette habitation charmante, où j'avais passé tant d'heures agréables dans la société du Roscius français. Je sonnai long-tems ; le jardinier Louet, qui vint m'ouvrir, me reconnut au premier coup d'œil, et cet excellent homme, dont les yeux se remplirent de larmes, se contenta de me dire, en me montrant la maison, dont la porte et les fenêtres étaient fermées : « Hélas! monsieur, il n'y est plus! — Non, mon ami, lui répondis-je,

mais son ombre habite encore les bosquets de Brunoy, et je suis sûr de le trouver au lieu où nous nous sommes souvent donné rendez-vous. » Le bon Louet me quitta en levant les yeux au ciel, et j'allai m'asseoir au bord de l'Hier, dans un cabinet de verdure où Talma étudiait ses rôles, et où, l'année dernière, à pareille époque, je l'avais vu debout pour la dernière fois. Telle est l'impression profonde que j'en avais emportée, que je crus en effet le retrouver dans cette délicieuse solitude, et que je me rappelai non seulement ses paroles, mais jusqu'aux inflexions de sa voix dans cette entrevue.

Je m'entretenais avec lui d'un projet que j'avais conçu, et dont l'autorité supérieure était déjà saisie; il s'agissait de l'établissement d'un nouveau spectacle que j'appelais *Cliorama*, et dans lequel je me proposais de faire représenter des scènes purement historiques, dans les lieux mêmes où elles s'étaient passées. Talma, que nous avions associé à cette entreprise, dont la première idée appartient à mon ami M. Amédée de Vatry, m'en parlait avec enthousiasme, et prenait de là occasion de raisonner en homme de génie sur l'art dramatique, dont l'étude appro-

fondie avait pu seule le porter à toute la hauteur de l'art théâtral où il était parvenu.

« Je n'ai jamais rien conçu, me disait-il, à cette querelle des classiques et des romantiques, qu'ont suscitée quelques lignes d'un écrit de madame de Staël; de quoi donc s'agissait-il autrefois? de quoi donc s'agit-il aujourd'hui? de plaire, d'intéresser, d'instruire. Nos prédécesseurs, disent les classiques, y sont parvenus en s'astreignant à des règles que l'on peut essayer d'étendre, mais qu'il n'appartient qu'au génie de violer impunément. — Mais, répondent leurs adversaires, tout est dit, à la manière d'Aristote; le siècle veut du nouveau, et à notre tour nous visons à l'originalité. — Mais, messieurs, tout est imitation dans les arts, et il ne peut y avoir d'original que la nature : l'école que vous voulez fonder repose sur ce faux principe de Rivarol, que pour arriver à des choses neuves, en quelque genre que ce soit, il faut déplacer les expressions et les idées. Peut-être, continuait Talma, si l'on me permet pour un moment de comparer mon art à celui des véritables maîtres de la scène, pourrais-je donner mon exemple à l'appui de mes préceptes ; et moi aussi j'ai commencé par être romantique : pour éviter une dé-

clamation redondante, je m'étais fait un débit vaporeux; pour échapper à la monotonie de la césure de nos alexandrins, je m'étais fait une étude de briser le vers et d'en éteindre la rime par l'enjambement, même aux dépens du sens et de la mesure; en un mot, pour paraître plus simple, je m'efforçai de parler en prose : les succès que j'obtins par ou plutôt malgré cette malheureuse innovation, ne me firent pas long-tems illusion sur le vice de ce système anti-poétique; et sans renoncer aux avantages que je pouvais tirer de son application dans la peinture des sentimens passionnés où le poète doit disparaître, je me suis contenté de perfectionner l'art de Lekain, sans prétendre en créer un nouveau. » C'est ainsi que ce grand acteur, parvenu à l'âge où le talent s'affaisse, voyait le sien croître avec ses années, et que la mort l'atteignit dans les régions supérieures où il continuait à s'élever.

Je me suis arraché avec peine des lieux où m'attachait le souvenir d'un comédien célèbre qui eut tant de part aux succès que j'ai obtenus sur la scène où il régna quarante ans, et dont le plus doux éloge est dans la bouche des habitans de Brunoy, qui l'avaient surnommé *le boulanger des pauvres*.

J'arrive à *Montgeron*, d'où je découvre Paris pour la première fois depuis que je l'ai quitté.

« Salut, cité superbe! ville des lois, des arts, des sciences, du bonheur et de la liberté!... Quand je t'adresse ce compliment, il est aisé de voir que je ne suis pas encore entré dans tes murs, et que je tire ton horoscope, au lieu de continuer ton histoire. » Je crois parcourir, sur de magnifiques trottoirs, semblables à ceux dont M. Laffitte a laissé le modèle autour de sa demeure, une ville élégante, spacieuse et commode, au milieu d'une population saine, active et industrieuse. De superbes monumens publics, peu de palais, et point de masures! peu de luxe, beaucoup d'aisance, et point de misère! Dans ce nouveau Paris, modèle de la France régénérée, les mœurs ne sont ni légères, ni fausses, ni insolentes : exempts des monstrueux abus d'une civilisation corrompue avant d'être achevée, la puissance n'est point injuste, le peuple n'est point ingrat, la faiblesse n'est point lâche et féroce; les courtisans eux-mêmes ne sont ni vils ni flatteurs, les consciences n'y sont pas à l'enchère, et le talent ne s'y achète pas plus que l'amour. Paris est le siége du seul gouver-

nement qui ait jamais eu pour objet et pour but unique le bonheur et la liberté du peuple : ici, raisonner sur le passé, se plaindre du présent et trembler pour l'avenir n'est plus l'unique destinée des hommes ; on y sait enfin que les vices sont plus souvent des habitudes que des passions ; aussi la justice est-elle plus occupée d'y prévenir le crime que de le punir.

C'est surtout aux femmes que les Parisiens sont redevables des changemens qui se sont opérés dans leurs mœurs : la force et la faiblesse, le dévouement et la légèreté, l'enthousiasme et le caprice, des passions violentes dans des organisations fragiles, des résolutions inébranlables dans des caractères sans fermeté, le passage continuel de la franchise à la ruse, de l'abandon à la réserve, de la frivolité à la profondeur, du mystère à l'indiscrétion ; en un mot, le bizarre assemblage de tous les contrastes, de toutes les contradictions, constituaient particulièrement en France, et plus particulièrement à Paris, ce qu'Aristote définit *une belle erreur de la nature*, LES FEMMES. La mode, qu'on pouvait leur donner pour emblême, avait de tout tems fait leurs vertus, leurs vices, leur gran-

deur et leur faiblesse. Ambitieuses et galantes sous Louis XIV; prudes et dévotes avec madame de Maintenon; dissolues à la cour de Philippe, nous les trouvions toujours à la tête d'une erreur, d'une vérité, d'un vice ou d'une vertu. En effet, si j'interroge l'histoire, Jeanne d'Arc s'y montre plus intrépide que Dunois, Ninon plus épicurienne que Saint-Evremont, madame Guyon plus ascétique que Fénelon, madame de Tencin plus intrigante que le cardinal Dubois, madame Roland plus courageuse, plus homme que tous les martyrs de la liberté.

Quelle métamorphose! les femmes, aujourd'hui, ne sont accessibles qu'aux seules émotions généreuses; elles partagent et ennoblissent l'amour qu'elles inspirent; elles récompensent le mérite et la vertu, animent le courage, favorisent le génie, et d'un regard plein d'une noble ivresse, leur montrent l'avenir pour prix de leurs efforts.

Dans cette nouvelle Athènes, où je vais enfin rentrer pour n'en plus sortir, les sciences, les lettres, les arts enchantent la vie; mais on les y cultive avec discernement. Sans doute on y dédaigne cette érudition pédantesque qui con-

siste à faire revivre de vieilles erreurs ; on s'inquiète peu de plaire à ces lecteurs dégoûtés qu'une seule faute de langage rend insensibles à une foule de beautés de premier ordre ; on rit en s'éloignant de ces Lycophrons de la littérature, dont la muse vaporeuse habite un palais de brouillard dans lequel leur voix se perd en sons inintelligibles.

Ici les arts ont leur source dans les passions ; leur but est la vérité qui plaît, qui instruit, qui intéresse ; leur moyen, la nature choisie. L'intérêt, ce dieu d'or et de boue, a bien encore à Paris quelques adorateurs honteux, mais il ne reçoit point d'hommages publics, et n'éteint pas dans les ames le flambeau sacré des pensées généreuses.

Combien de changemens heureux se sont opérés dans cette ville pendant mon absence! Là vivait un peuple rempli de légèreté dans les grandes choses et d'obstination dans les petites ; nation vaniteuse, sans fierté nationale, avide de changement, sans aimer la liberté ; douée des plus beaux dons de la nature, et privée de cette volonté persévérante qui les met en œuvre. Ici respire une nation nouvelle ; tout y porte l'em-

preinte de la grandeur, de la force, et de la sécurité; je n'entends ni les cris des sentinelles, ni les prières de la détresse, ni les accens de la menace..... Serait-ce une illusion, un peuple libre et calme, victorieux et sage, laborieux et riche, cultivant les sciences par goût et les arts par sentiment; de la gaîté sans tumulte, de la justice sans procès, des lois sans échafauds. Hâtons-nous de rentrer dans cette ville où me rappellent tous les vœux de mon esprit et tous les sentimens de mon cœur.

J'achevais, tout en m'acheminant vers Paris, le rêve utopien que j'avais commencé à Montgeron; malheureusement je m'éveillai à la barrière de Charenton à la voix des commis de l'octroi, occupés à saisir, avec toutes les formalités requises, quelques douzaines de cigares à mon usage, que j'étais atteint et convaincu d'avoir voulu faire entrer en contrebande. Cette première vexation m'avait donné quelque humeur, et je méditais une lettre à M. le directeur général des droits réunis, sur les abus sans nombre auxquels donne lieu cette visite aux barrières, lorsque, en traversant la rue du faubourg Saint-Antoine, je vis sans surprise ma chaise entourée

par quelques centaines de jeunes gens qui faisaient retentir l'air du cri de *vive la charte! à bas les jésuites!* Et moi de faire chorus avec eux sans y entendre malice, et de crier de tout ce qui me reste de force : *à bas les jésuites!* et *vive la charte!* Au même instant, une troupe de gendarmes débouche d'une rue voisine, et, le sabre au poing, fournit une charge à fond sur ces amis de la charte qui n'aiment pas les jésuites; cette jeunesse, sans armes, fut dispersée en un moment, et, grâce à mon postillon qui mit ses chevaux au galop, je me vis bientôt hors de la bagarre. Sans connaître précisément l'état de la question, je n'en jugeai pas moins que le Paris dans lequel je rentrais n'était point encore arrivé à ce degré de civilisation, à ce point de bonheur et de liberté où je venais de le voir dans mon accès de somnambulisme. N'importe; je me retrouvais au milieu d'un monde élégant et bizarre sur lequel s'étaient exercées mes premières observations, dans ce foyer où viennent aboutir tous les rayons de lumière disséminés dans les quatre-vingt-six départemens que j'avais parcourus. A tout prendre, me disais-je, c'est encore là que l'esprit est plus cultivé, la

société plus facile, les mœurs plus douces, et que la science, entourée de ressources innombrables, poursuit d'un pas plus ferme et plus assuré cette sourde conquête de la raison et de la liberté dont j'anticipais l'époque, et qui doit changer les destinées humaines.

Cependant, ma vieille chaise de poste, emportée rapidement par des chevaux qu'animait de la voix et de l'éperon un jeune postillon qui devinait mon impatience, faisait, par sa forme antique et par sa vitesse, l'admiration des promeneurs du boulevart. Je devinais, à l'expression de leur figure, le motif de leur étonnement. « Eh! mon ami, semblaient-ils me dire, à ton âge et si près du but, pourquoi courir si vite? » Pour éprouver quelques minutes plus tôt ces émotions de famille, les plus douces qu'un homme puisse recevoir dans le cours de la plus longue vie.

J'entre dans la rue des Trois-Frères : me voici à la porte de mon hermitage; mes yeux se remplissent de larmes au moment où je franchis le seuil de ma demeure.

Que les lecteurs qui m'ont suivi dans mon long pélerinage se représentent l'Hermite (qui

n'est plus à leurs yeux le personnage imaginaire dont il a porté le masque pendant vingt ans), accueilli avec des transports de joie par sa femme, ses enfans et ses petits-enfans; qu'ils se figurent le petit triomphe, ou plutôt l'ovation domestique qu'on lui décerne.....

Toujours porté, toujours embrassé, on m'a conduit dans ma cellule, où, après deux heures passées dans l'effusion des plus tendres sentimens, je me suis livré aux douceurs d'un repos qu'aucune idée de séparation temporaire ne troublera désormais.



N° XI. — 25 *mai* 1827.

CONCLUSION.

Memory flies back on ropid wing o'er the years that have passed away, and gives a momentary existence, to an hundred occurrences, that time had almost obliterated. G. Keate, *Sketches.*

La mémoire, en se reportant d'une aile rapide vers les années écoulées, rend une existence momentanée à une foule de circonstances que le tems semblait avoir effacées entièrement.

L'air est doux, le ciel est pur, et je vois encore se lever un beau jour. Assis, à cinq heures du matin, le 25 mai 1827, sur le balcon de ma bibliothèque, tandis que toute ma famille repose encore, je reprends en quelque sorte possession de moi-même, et je me demande compte de toutes les émotions que j'éprouve. La douce influence de l'aurore, dont les premiers rayons tombent sur moi; ces massifs d'arbustes en fleurs, où s'arrêtent mes regards; cet heureux mélange d'habitations et de verdure qui

se développe à mes pieds ; le roucoulement de mes tourterelles se mêlant au bruit de la ville ; la pensée des objets chéris avec lesquels je me retrouve enfin, toutes ces circonstances éveillent ma pensée et enchantent les vagues méditations auxquelles je m'abandonne. Je me dis, en promenant mes regards autour de moi : « C'est ici qu'après avoir éparpillé ma jeunesse sur les mers, chez les nations lointaines, au milieu des camps, après avoir été battu par toutes les tempêtes d'une révolution terrible, c'est ici que s'arrête enfin ma course vagabonde. Déjà j'étais parvenu à cette époque de la vie où la commodité de l'habitation commence à devenir un besoin, lorsque j'ai fait bâtir cette jolie maisonnette, où je viens achever ma longue odyssée. Mon vieil âge y trouvera des consolations, au sein des plus tendres affections de famille ; j'y réglerai mes comptes avec ma conscience politique et littéraire ; et sûr, à toutes les époques de ma vie, d'avoir servi de mon mieux la patrie et la liberté, j'y goûterai sans trouble un repos acheté par tant de travaux, de périls et de vicissitudes. »

Qui a bon voisin a bon matin, dit un proverbe

populaire : pour en reconnaître la justesse, il me suffit de jeter les yeux sur les maisons qui entourent la mienne.

Dans celle qui me fait face, je vois une foule d'enfans se livrer, dans une cour spacieuse, aux jeux turbulens de leur âge : c'est une école dont le jeune maître est doué, au degré le plus éminent, de toutes les qualités et de tous les talens qu'exige la plus utile et la plus noble des professions, celle d'élever la jeunesse. Ce n'est pas la faute de cet estimable instituteur, si sa maison, soumise à la règle commune d'une gothique université, n'a pas adopté un système d'éducation plus en harmonie avec les progrès des lumières ; ce n'est pas sa faute si, dans la vingt-septième année du dix-neuvième siècle, dans cette capitale qui a mérité à plus d'un titre le surnom de *nouvelle Athènes*, les études de l'enfant né aux rives de la Seine se bornent à l'étude de l'idiome romain, éteint depuis quinze ou seize cents ans, et si ce même enfant qui, sur la foi de Quinte-Curce, vous débite imperturbablement l'histoire ou plutôt le roman d'Alexandre, ignore quelles provinces traverse le Rhône, et dans quel pays est né Lhospital. Ce-

pendant il est juste de dire qu'à cet égard la révolution avait amené de notables perfectionnemens ; on avait senti la nécessité de développer à la fois les forces morales et physiques des enfans, et de les élever pour en faire des hommes et des citoyens : ces heureuses réformes avaient produit des maîtres habiles ; mais l'invasion des barbares à laquelle la France s'est vue exposée dans ces derniers tems a ramené dans cette patrie de la gloire et des arts tous les préjugés que la victoire en avait bannis, et la raison humaine a été quelque tems arrêtée dans ses progrès. Continuons la revue de mes voisins.

Au-delà de ce terrain sablonneux où se rassemblent, aux heures de récréation, cent écoliers dont mes petits-enfans font partie ; à l'extrémité de cette allée dont les arbres s'enlacent à ceux de mon jardin, se trouve la modeste habitation où vécut pendant plusieurs années l'homme extraordinaire qui gouverna la France, conquit l'Egypte, subjugua l'Europe, et n'étonna pas moins le monde par ses revers que par ses prospérités. Napoléon ne quitta cette demeure, berceau de sa fortune et de sa gloire, que pour occuper le trône impérial qu'il avait

fondé, et dont il fut précipité par un coup de foudre, après avoir fatigué pendant quinze ans l'admiration et la victoire. La vengeance de ses ennemis le relégua sur un rocher brûlant de la mer des Indes, sous la garde d'un bourreau dont le nom seul imprime une tache indélébile au caractère anglais. La mort, sous la forme hideuse de l'infâme Hudson Lowe, a mis un terme à la carrière la plus glorieuse et la plus funeste qu'il ait encore été donné à un homme de parcourir. Quelques amis généreux avaient suivi l'empereur dans son exil : l'un d'eux *, également célèbre par de grands talens militaires et par un dévouement subline, habite aujourd'hui ce pavillon Bonaparte, où tous les objets dont il est entouré lui rappellent à chaque pas son auguste ami.

Si quelque jour, en fouillant le terrain qui m'environne, on vient à trouver quelque joli portrait de femme que l'émail ait préservé des outrages du tems, en admirant la légèreté vaporeuse du pinceau, le charme de l'expression et le prestige aimable que l'artiste a su répan-

* Le général Bertrand.

dre sur des traits qu'il embellit en les imitant, à ces vestiges on reconnaîtra le peintre Isabey, dont la demeure touche à la mienne, et qui a porté la perfection du goût et de la grâce dans un genre où il n'a eu ni maître ni rivaux.

Avec quels regrets mes yeux se portent en ce moment sur cette autre maison contiguë à la mienne du côté du midi : là vivait il y a trois ans un ami du grand Malesherbes, un écrivain philosophe, un homme de bien tel que Quintilien le définit, le vertueux Lacretelle, auquel j'étais tendrement attaché. Mon illustre voisin, naïf et pénétrant, vénérable et candide, éloquent et simple, d'un commerce plein de douceur, d'une morale pleine d'indulgence pour les autres, et sévère pour lui seul, était le plus honorable débris du grand siècle dont il fut l'élève. Les orages révolutionnaires, les séductions brillantes de l'empire, les espérances d'un ordre de choses plus conforme à ses vœux d'indépendance, ne le firent jamais dévier un seul moment de la ligne des principes invariables qu'il avait adoptés. Toujours sage, toujours libre, toujours citoyen, Louis Lacretelle était, pour ainsi dire, le modèle et le représentant de l'homme de

lettres dans toute sa dignité, aux diverses époques où la foule savante et littéraire s'était attelée si lâchement au char du pouvoir et de la fortune.

Pendant que j'écrivais ces premières pages sur mon balcon, quelques larges gouttes d'une pluie d'orage m'avaient forcé de me réfugier dans ma bibliothèque. Me voilà replacé dans mon grand fauteuil, où pendant vingt-cinq ans je me suis rendu l'interprète des personnages historiques ou imaginaires que j'ai produits sur le théâtre ou sur la scène du monde. Au moment de l'abandonner moi-même, et de faire à mes lecteurs d'éternels adieux, me sera-t-il permis de les entretenir un moment en mon nom?

Je sais qu'on a mieux fait que pardonner, qu'on a accueilli avec transport les *Essais* de Montaigne, les *Confessions* de J.-J. Rousseau, et quelques autres écrits de même genre; j'ose espérer qu'on ne me supposera pas l'amour-propre de me prévaloir de pareils exemples, pour me livrer au plaisir de parler de moi-même à mes contemporains : ce paragraphe n'a d'autre objet que de justifier à leurs yeux les deux seuls mots que j'ai fait promettre à mes enfans de placer

sur la pierre de mon tombeau : Vir bonus. Peut-être trouvera-t-on cet éloge moins modeste qu'on ne l'aura jugé d'abord, lorsque j'aurai expliqué en peu de mots le système physiologique dont je le donne comme une conséquence. Je me suis imaginé que le cœur était à la fois le siége de l'ame et de la vie matérielle, et j'ai été conduit à cette pensée fondamentale de mon système par des analogies morales, au moins aussi concluantes que les démonstrations des physiologues anciens et modernes, sans en excepter celles du docteur Gall.

Je ne crois pas seulement, comme Vauvenargue, que les grandes pensées viennent du cœur, je crois qu'elles en viennent toutes et qu'elles s'élaborent, se moulent dans les compartimens du cerveau, pour se manifester ensuite au dehors par la parole et par les actions.

Je ne doute pas qu'un habile anatomiste, qui porterait dans l'étude de cette science *keatologique* l'expérience de son art, ne parvînt à dresser une table de nos goûts, de nos affections, de nos vices et de nos vertus, d'après l'inspection, la direction et le jeu combiné de cette multitude d'artères, de veines, de fibres dont le

cœur se compose. Adisson s'est joué, avec la grâce et la raison qui le caractérisent, autour de ce paradoxe dans son ingénieux discours *sur la dissection du cœur d'une coquette*. J'ai pris la chose plus sérieusement, et j'ai fini par me convaincre moi-même de la vérité d'un système, que tous les peuples paraissent, du moins dans leur langage, avoir adopté d'instinct. *Le cœur me dit..... ; j'interroge, j'écoute mon cœur..... ; c'est mon cœur que je prends pour juge..... ; c'est mon cœur qui m'inspire, qui me dicte..... ;* etc., etc. Ces locutions, admises chez tous les peuples civilisés, ne prouvent-elles pas que le cœur remplit toutes les fonctions morales que nous attribuons à l'esprit, au jugement, à la raison et à la conscience?

Après avoir posé en principe que *tout l'honneur est dans le cœur*, je ne me permettrais pas de faire l'éloge du mien si La Bruyère n'avait dit : *Chacun a le droit de vanter son cœur, nul n'a le droit de parler de son esprit :* la distinction est juste; vous soumettez votre esprit à celui des autres; votre cœur n'a de juge irrécusable que lui-même. Je puis donc me vanter d'être *un bonhomme;* mais cet éloge, le seul que j'ai ambi-

tionné, peut-être ne l'ai-je obtenu que parce que personne n'en voulait.

A toutes les époques de ma vie, qui n'a sans doute été exempte ni d'erreurs ni de passions, on a toujours tempéré par la même épithète les reproches qu'on se croyait en droit de m'adresser : on disait..... « C'est un marmot bien turbulent, bien espiègle....; mais c'est *un bon enfant*. — C'est un caractère fougueux, inquiet, indiscipliné...; mais c'est *un bon jeune homme*... — C'est un écrivain factieux, un philosophe, un athée, un déiste, un enthousiaste de Voltaire; c'est pourtant *un bonhomme*. » Et bientôt on dira : « C'est un vieux entêté, un frondeur par système, un mécontent par ambition; mais au fond c'est *un bon vieillard*. Cette bonté que ne me refuse pas l'envie elle-même, et dont je me glorifie, m'a rendu insensible à toutes les injustices, à toutes les persécutions, et j'ai cru devoir de la reconnaissance à des ennemis disposés à m'accorder une vertu qui m'élevait si haut dans ma propre estime. Comment ne serais-je pas content de mon partage? Bâcon, l'un des plus grands génies des siècles, et qui pourtant n'était pas le meilleur des hommes, a

dit : *Goodness, of all the virtues and dignities of the mind, is undoubtedly the chief; being a feint kind of ressemblance and character of the divine nature itself* *. Il est vrai de dire que ce n'est pas ainsi que l'entendent ceux qui m'appellent un bonhomme : pour eux, bonté et niaiserie sont à peu près synonymes; aussi, disent-ils que par excès de bonté je serais homme à jeter la perle d'Esope au coq qui serait plus satisfait d'un grain de blé. En me supposant cette maladresse, cela prouverait tout au plus contre mon esprit, et La Bruyère dit qu'il n'est pas permis de le défendre. Voilà tout ce que j'ai à dire sur moi.

Jetons maintenant un coup d'œil rétrograde sur l'ensemble du pays que je viens de parcourir, et réglons, pour ainsi dire, le budget de mon voyage.

Immédiatement après que la guerre étrangère et nos troubles civils eurent fait place à une paix achetée trop cher, je commençai ma tournée départementale. Une première observation

* La bonté est, sans contredit, la première de toutes les vertus et de toutes les qualités de l'esprit, car elle est une sorte de ressemblance avec le caractère de la divinité elle-même.

s'offre à mon esprit : de quelle force vitale, de quelle énergie puissante ne dut-elle pas être douée, cette France, deux fois envahie par un million de soldats étrangers, forcée de prodiguer ses trésors pour faire respecter sa capitale ; cette France désarmée, décimée, ravagée par les nouveaux alliés qu'elle s'est faits, et qui m'offre encore, après quatre ans d'épouvantables désastres, l'image la plus brillante de la prospérité ! A peine a-t-on brûlé le sol, une nouvelle moisson le couvre. J'ai vu, au milieu des passions les plus haineuses, et des intérêts les plus opposés, nos cités fleurir, l'industrie se développer, les champs se couvrir de laboureurs mutilés dans les combats, des manufactures s'élever de toutes parts, et le commerce secouer les vieilles entraves dont l'orgueil et l'ignorance voudraient encore le charger.

Si mon voyage atteste l'exactitude de cette observation sur l'état physique de la France, il constate également la justesse du tableau synoptique que vient de publier M. Dupin, et au moyen duquel il démontre, avec une précision toute mathématique, la supériorité immense de la moralité, de l'industrie et des arts dans les

provinces du Nord, où les lumières sont plus répandues, sur le reste de la France, où reposent encore l'ignorance et la superstition; en effet, quelles contrées m'ont offert des mœurs farouches, des caractères de tigre, des souvenirs d'horreur? les départemens du Midi, où les congréganistes, les pénitens gris, blancs et noirs sont en vénération, où l'enseignement mutuel est dédaigné, où les enfans de Loyola sont en faveur, où l'industrie rampe encore aux pieds des moines. Toulouse, Avignon, Nîmes, Rodez, se présentent à l'esprit comme de mémorables et tristes exemples; l'Auvergne pauvre, la Bretagne, dont le climat est dur et le sol ingrat; la Normandie et la Picardie, où la vigne ne fleurit pas; la Flandre, encore moins favorisée du soleil, sont au contraire des pays de travail, d'ordre, de probité et de richesses.

Si les hommes qui gouvernent aujourd'hui la France avaient fait, dans le même esprit que moi, le voyage que j'achève, ils seraient convaincus comme je le suis moi-même que toute la puissance d'une nation, toute la sûreté de ses chefs, résident dans sa force morale, que

l'ignorance est le plus grand fléau que puissent redouter les rois et même leurs ministres ; qu'un peuple devient d'autant plus paisible, d'autant plus riche, et par conséquent d'autant plus facile à gouverner, qu'il est plus éclairé, plus libre et moins crédule; ils reconnaîtraient que le seul règne prospère est celui de l'industrie et des lois; qu'il n'y a de trône assuré que celui qui repose sur des institutions protégées par l'indépendance nationale, par la liberté des citoyens, et par l'amour du pays.....

J'en étais là de ma péroraison, quand le plus jeune de mes petits-fils est venu m'avertir que le déjeuner était servi dans le petit temple que j'ai fait élever à Voltaire au fond de mon jardin.....

J'ai trouvé toute ma famille réunie dans ce sanctuaire de *l'homme immortel :* ce lieu avait été décoré, pendant mon absence, de la seule manière convenable : un laurier fleurissait au pied du buste de Voltaire, et l'on avait inscrit en lettres d'or, sur des tables de marbre incrustées dans les parois, les titres de ses principaux ouvrages, la liste des bonnes actions dont il a

semé sa vie, et quelques-unes des admirables sentences que renferment les œuvres de ce grand homme, qui n'a donné de relâche ni à ses ennemis ni à ses adorateurs, et qui poursuit au sein des dieux sa paisible immortalité. C'est à lui que j'emprunte l'expression de ma dernière pensée :

Bienfaiteur des humains, grand poète, vrai sage,
VOLTAIRE, que ton nom couronne mon ouvrage.



FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES QUATORZE VOLUMES

DE

L'HERMITE EN PROVINCE.

(Le chiffre romain indique le tome ; le chiffre arabe, la page.)

A

B

*

D

F

H

J

K

L

M

N

*

P

Q

R

T

U

V

W

X

Y

Z

OMISSION. (*Voyez* page 242.)

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

MŒURS FRANÇAISES.

L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou Observations sur les mœurs et usages des Français, au commencement du XIXe siècle; par M. de Jouy, de l'académie française. Cinq forts volumes in-12, ornés de 12 jolies gravures et de vignettes. Prix. 18—75
Le même, cinq volumes in-8°. Prix. . . . 30—0

Guillaume le Franc-Parleur, ou Observations sur les mœurs, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, et par le même auteur. Deux vol. in-12, ornés de 4 jolies grav. et de fleurons. Prix. 7—50
Le même, deux vol. in-8°. Prix. . . . . . 12—0

L'Hermite de la Guiane, ou Observations sur les mœurs françaises, etc.; faisant suite à l'Hermite de la Chaussée-d'Antin et au Franc-Parleur, et par le même auteur. Trois vol. in-12, ornés de 6 jolies gravures et de fleurons. Prix . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . . 18—0

L'Hermite en Province (suite de l'Hermite de la Chaussée-d'Antin, etc.), par M. de Jouy, etc.; quatorze vol. in-12, ornés de gravures, cartes et vignettes. Prix. . . . . 52—50
Le même, quatorze volumes in-8°. Prix. 84—0

La Morale appliquée à la politique, pour servir d'introduction aux Observations sur les mœurs françaises au XIXe siècle; par M. de Jouy. Ornée du portrait de l'auteur. Deux volumes in-12. Prix. . . . . . 7—50
La même, deux vol. in-8°. . . . . 12—0

Le Bonhomme, ou Observations sur les mœurs et usages parisiens, par M. de Rougemont. Suite du Rôdeur. Un vol. in-12, orné de deux jolies gravures et de vignettes. Prix. . . . . 3—75
Le même, in-8°. Prix. . . . . 6—0

L'Hermite du Faubourg Saint-Germain, ou Observations sur les mœurs et usages des Parisiens au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la Collection des Mœurs françaises de M. de Jouy; par M. Colnet, auteur de *l'Art de Dîner en Ville*.

Deux volumes in-12, ornés de gravures, vignettes et culs-de-lampe dessinés et gravés par d'habiles artistes. Prix . . . . 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8° . 12—0

L'Ecrivain public, ou Observations sur les mœurs et les usages du peuple au commencement du 19e siècle, recueillies par feu le Ragois, et publiées par Mme Sophie P******, auteur du *Prêtre*, etc., etc., orné de gravures. Quatre vol. in-12. Prix. . . . . . . 12—0

MOEURS ANGLAISES.

L'Hermite de Londres, ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises de M. de Jouy, membre de l'Académie française. Trois vol. in-12, ornés de gravures, plans et vignettes. Prix . . . . 11—25
Le même, trois vol. in-8°. Prix . . . . . . 18—0

L'Hermite en Ecosse, ou Observations sur les mœurs et usages des Ecossais au commencement du 19e siècle, faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

L'Hermite en Irlande, ou Observations sur les mœurs et usages des Irlandais au commencement du 19e siècle; faisant suite à la collection des mœurs anglaises. 2 vol. in-12, ornés de jolies grav. et vignettes. Prix. 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. . . 12—0

MOEURS ITALIENNES.

L'Hermite en Italie, ou Observations sur les mœurs et usages des Italiens au commencement du XIXe siècle; faisant suite à la collection des mœurs françaises et anglaises. Quatre vol. in-12, ornés de grav., cartes géograph. et vign., offrant des vues de lieux et de monumens remarquables. Prix. 15—0
Le même ouvrage, quatre vol. in-8° . . . . 24—0

MOEURS ESPAGNOLES.

Madrid, ou Observations sur les mœurs et usages des Espagnols au commencement du XIXe siècle, pour faire suite à la Collection des mœurs françaises, anglaises et italiennes. Deux vol. in-12, ornés de gravures et vignettes. Prix . . . . 7—50
Le même ouvrage, deux volumes in-8°. 12—0

CATALOGUE DES OUVRAGES CONDAMNÉS depuis 1814 jusqu'à ce jour (1er septemb. 1817); suivi du texte des jugemens et arrêts insérés au *Moniteur*. Un vol. in-18. 1—50

CHRONOLOGIE des rois de France, avec portraits et notices historiques, à l'usage de la jeunesse, et particulièrement destinée aux établissemens d'instruction publique. Par M. Ch. du Rozoir, professeur à la faculté des lettres, etc.; ouvrage adopté par le conseil royal de l'instruction publique, pour les classes élémentaires. Quatrième édition, augmentée d'un Précis généalogique de la maison de Bourbon. Un vol. in-16. Prix . . . . 0—60

COURS ABRÉGÉ DE BLASON, avec dix planches de figures; suivi d'une Notice détaillée sur les ordres de chevalerie; à l'usage des maisons d'éducation. Par M. Joseph Martin, docteur ès-lettres, pensionnaire de l'université. Un vol. in-12. Prix. . 2—50

COURS PRATIQUE ET THEORIQUE D'ARITHMETIQUE, d'après la méthode de Pestalozzi, contenant des exercices de calcul de tête pour tous les âges; un grand nombre d'applications; des questions théoriques sur les diverses parties de l'arithmétique, et qui peuvent servir d'examen; etc., etc.; ouvrage également propre aux instituteurs et aux mères de famille qui veulent donner à leurs enfans les premières notions de cette science. Par H. L. D. Rivail, disciple de Pestalozzi. Deux vol. in-12, accompagnés de planches. Prix. . . . . 6—0

NOUVEAU TRAITÉ des difficultés de la langue française, avec leurs solutions, d'après de célèbres grammairiens et le sentiment de l'académie. Cinquième édition, revue, corrigée et augmentée d'un Recueil des expressions vicieuses les plus usitées dans la conversation, etc. Dédié à S. A. R. Mgr le duc d'Orleans. Par A.-Louis Roy, membre de la société royale académique des sciences, de la société grammaticale de Paris, et de plusieurs sociétés littéraires. Un vol. in-12. Prix. . . . . 1—50

HISTOIRE DE L'EXPÉDITION DE RUSSIE, par le marquis de Chambray, colonel d'artillerie. Seconde édition. Trois forts vol. in-8°, avec trois vignettes et un atlas séparé. Prix, papier superfin des Vosges. 30—0
Papier grand-raisin vélin satiné. . . . . 60—0

Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne, contenant des détails sur tous les lieux remarquables, et les particularités les plus intéressantes de l'histoire de cette monarchie; ornée d'une carte lithographiée, et suivie d'une table analytique des matières, et de tables des pays, des noms d'hommes, et des auteurs cités; par M. Charles du Rozoir. Un vol. in-8°. Prix . . . . 6—0

Documens pour servir à l'histoire de la captivité de Napoléon Bonaparte à Sainte-Hélène, ou Recueil de faits curieux sur la vie qu'il menait, sur sa maladie et sur sa mort. Deuxième édition. Un fort volume in-8°, orné de cinq gravures enluminées. Prix. . . . . 7—0

De Machiavel et de l'Influence de sa doctrine sur les opinions, les mœurs et la politique de la France pendant la révolution; par M. Mazères. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 5 —0

Histoire des Révolutions de Norwège, suivie du Tableau de l'état actuel de ce pays, et de ses rapports avec la Suède. Par J. P. Catteau-Calleville, chevalier de l'Etoile Polaire, membre de l'académie des sciences et de l'académie des belles-lettres de Stockholm. Deux vol. in-8°, avec une carte. Prix . . . . 12—0

Histoire de Christine, reine de Suède; avec un Précis historique de la Suède, depuis les tems anciens jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe-le-Grand, père de la reine; par J. P. Catteau-Calleville, membre de l'Académie royale des sciences de Stockholm, de celle des belles-lettres, histoire et antiquités de la même ville, etc., etc.; auteur du Tableau de la Mer Baltique, etc. Deux vol. in-8°, avec portrait. Prix . . . . 10—0

Histoire des Reines de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la mort de Marie-Antoinette; suivie d'un Précis de l'Histoire de France, et ornée de vignettes; par M. F. Rouillon-Petit, auteur de l'Essai sur la Monarchie française. Un volume in-12. Prix. . . . . 2—75

L'Egypte sous Méhémed-Ali, ou Aperçu rapide de l'administration civile et militaire de ce pacha, publié

par M. Joly, sur le manuscrit de M. Thédenat-Duvent, consul français à Alexandrie. Un vol. in-8°, orné du portrait de Méhémed-Ali. Prix. . . . . 3—0

Mémoires secrets et Correspondance inédite du cardinal Dubois, premier ministre sous la régence du duc d'Orléans; recueillis, mis en ordre, et augmentés d'un Précis sur la paix d'Utrecht, et de diverses notices historiques; par M. L. de Sevelinges. Deux volumes in-8°, papier fin. Prix. . . . 12—0
Papier vélin. . . . . 20—0

Précis historico-physique d'hygiène navale, suivi d'un Recueil analytique des meilleurs écrits publiés sur les quatre maladies les plus redoutables aux navigateurs européens en Amérique et aux Indes, le Scorbut, le Tétanos, le Choléra-Morbus et la Fièvre jaune. Par M. Da-Olmi, professeur de physique, membre de plusieurs sociétés savantes. Un fort vol. in-8°. 6—0
— Le même, papier vélin. 12—0

Dictionnaire universel portatif du Commerce, contenant tous les mots qui ont rapport au commerce, leur explication, les détails les plus intéressans sur chacun d'eux; la situation géographique des villes, bourgs, ports, îles, et de tous les lieux en général qui intéressent le commerce, etc.; leur industrie, leurs manufactures, fabriques et établissemens de commerce, etc.; les marchandises de toute espèce qui s'y vendent, etc.; les lois, ordonnances, règlemens sur l'exercice du commerce; les douanes, les patentes, etc.; les poursuites judiciaires en matière de commerce, etc.; des modèles de tenue de livres, d'inventaire, d'actes de société, de procurations, de commissions, de lettres de voiture; d'actes d'assurance, de chartes-parties, de contrats à la grosse, d'obligations, de compromis, de mandats, de lettres de change, de billets, de transactions, de bilans, d'actes d'attermoiement, et de tous les actes en général qui ont lieu journellement dans le commerce; suivi du Code de commerce. Un vol. in-8° de plus de 900 pages, papier grand-raisin, avec le tableau gravé de toutes les monnaies de l'Europe, augmenté d'un supplément. Prix . . . . . . 12—0

